

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

278  
73002  
et

NOUVELLES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Ilâtons-nous de r. conter les délicieuses  
histoires d i peuple avant qu’il les ait  
oubliées.”

CHARLES NODIER.

---

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE

2ème VOLUME, 11ème et 12ème LIVRAISONS



QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRERE.

1883

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

## SOMMAIRE

1. Dies Iræ (traduction)..... P. P. DENIS, P. S. S.
2. Histoire de Melle Legras..... LAURE CONAN
3. Le Cimetière..... L'ABBÉ GINGRAS
4. Trois malheurs du coup..... A. LUSIGNAN
5. Les temps historiques du Canada..... J. C. TACHÉ
6. Octave Crémazie (suite)..... T. CHAPAIS
7. L'hiver en Canada..... A. ACHINTRE
8. La Maringouine..... A. R.
9. La Tour Mystérieuse
  - I L'orage.
  - II La tour.
  - III La rencontre.
  - IV Jalousie.
  - V Vengeance.
  - VI Dernières Reliques.

PAR G. DE B.

---

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,  
Revue littéraire paraissant mensuellement  
par livraisons de 48 pages.

---

**Abonnement - - - \$3.00 par année.**

---

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DEMERS & FRÈRE,

3c, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration devront être adressées  
à MM. L. J. DEMERS & FRÈRE.

DIES IRÆ. (1)

---

Il s'avance, il nous faut l'attendre  
Le jour de colère et d'effroi  
Qui réduira le monde en cendre :  
Témoin et la Sibylle et le Prophète-roi.

A l'aspect du Dieu du Calvaire,  
Qui pourra dire nos terreurs ?  
Quand il viendra, juge sévère,  
Démêler notre amas de crimes et d'erreurs.

Soudain la trompette résonne  
Sur tous les points de l'univers,  
Et de la tombe au pied du trône  
Assemble en un clin d'œil mille peuples divers.

La Mort non moins que la Nature  
S'étonne qu'au bruit de l'airain  
Se ranime la créature  
Pour répondre à l'appel du Juge souverain.

---

NOTE DE LA REDACTION.—(1) M. l'abbé Denis, auteur de cette belle traduction, est né à Vaudreuil. Il est bien connu à Montréal, où il fut longtemps directeur du petit séminaire de Saint-Sulpice. Il est aujourd'hui supérieur du collège Saint-Charles, à Baltimore. Nous savons qu'il possède dans ses cartons, plusieurs œuvres dignes d'être publiées, et nous espérons pouvoir en faire part bientôt à nos lecteurs.

Un livre où se trouvent écrites  
Nos œuvres de vie ou de mort,  
De chacun, selon ses mérites  
Pour la joie ou les pleurs va décider le sort.

Lors donc que siègera le Juge,  
Le jour luira sur tout secret ;  
En vain l'habile subterfuge  
Voudra de la justice éluder le décret.

Que dire en ma misère extrême ?  
Quel patron oser implorer,  
Quand le juste à peine lui-même  
Sur ses propres vertus pourra se rassurer ?

Grand Roi, vous qu'en tremblant j'adore,  
Qui sans moi m'avez racheté,  
À mon secours venez encore,  
Sauvez-moi, je vous prie, ô source de bonté.

Rappelez à votre mémoire  
Que mon salut, Jésus si doux !  
Vous fit descendre de la gloire,  
Ah ! ne me perdez pas en ce jour de courroux.

Vous me cherchez avec fatigue,  
Sur la croix votre sang divin  
Pour ma liberté se prodigue ;  
Aurez-vous enduré tant de travaux en vain ?

---

Juste juge de la vengeance,  
Votre insolvable serviteur  
Vous conjure avant l'échéance  
De ne plus le tenir pour votre débiteur

Mon visage rougit de honte,  
Je suis coupable et j'en gémiss,  
Ah ! pour n'en plus demander compte,  
Dites-moi, Dieu Sauveur : " Tes péchés sont remis."

A Madeleine pécheresse  
Vous accordez grâce et merci,  
Comme au larron dans sa détresse ;  
Vous m'en donnez le droit, en vous j'espère aussi.

Mes prières ne sont pas dignes,  
Mais n'écoutez que votre instinct,  
Vos inclinations bénignes,  
Et que j'échappe au feu qui jamais ne s'éteint.

Qu'en entrant par la porte étroite,  
Je sois du nombre des brebis,  
Et que j'évite à votre droite  
Les tourments qui des boucs devront être subis.

Lorsqu'aux maudits dans les atîmes  
Les brasiers seront dévolus  
Pour apanage de leurs crimes,  
Faites-moi prendre place au milieu des élus.

A vos pieds je prie et je pleure,  
Le cœur consumé de regrets ;  
Ah ! pitié pour ma dernière heure,  
Seigneur, et de ma fin prenez les intérêts.

O jour d'amertume et de larmes  
Où des cendres ressuscité,  
Le coupable en proie aux alarmes  
Se verra tout-à-coup au tribunal cité !

Que les pleurs de la repentance  
Versés par l'homme criminel  
Effacent sa triste sentence,  
Et donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.

P. P. DENIS, P. S. S.

# HISTOIRE DE MELLE LEGRAS

(Louise de Marillac.)

FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ.

---

Dans cette France que nous aimons toujours, on a beaucoup écrit sur les femmes du dix-septième siècle. Les héroïnes de la Fronde ont eu leurs admirateurs et leurs panégyristes ; mais, chose étrange, la fondatrice des Filles de la Charité attendait encore son historien.

Cette douce figure, jusqu'ici laissée dans l'ombre, voici enfin un livre qui la met en lumière, un livre qui nous révèle l'admirable fécondité, la beauté touchante d'une vie tout à Dieu et aux œuvres de Dieu.

Il y a là d'abord un acte de justice. Infatigable auxiliaire de Saint-Vincent de Paul, Mme, ou plutôt comme l'on disait alors, Melle Legras doit avoir sa place dans le souvenir et la vénération des peuples. ✱

Lorsque, encore femme du monde, elle allait avec une générosité sublime soigner les pestiférés: Ne craignez rien, lui dit son directeur que ses contemporains appelaient le *bon M. Vincent*, ne craignez rien; Dieu veut se servir de vous pour quelque chose qui regarde sa gloire et j'estime qu'il vous conservera pour cela. Et de fait, un peu plus tard, M<sup>lle</sup> Legras fondait l'ordre des Filles de la Charité qui selon la règle donnée par Vincent de Paul ont *pour monastère une maison de malade, pour chapelle l'église de la paroisse, pour cloître les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu et pour voile la sainte modestie.*

Jusque-là, la femme consacrée à Dieu avait toujours été protégée contre les dangers du monde. On n'était pas habitué "à voir auprès du lit des malades, la nuit comme le jour, cet ange de patience et de bonté que nous nommons une sœur." \*

"Maintenant, dit l'*Histoire de Melle Legras*, nous sommes faits à ce miracle de la charité. Les chrétiens de nos jours n'éprouvent aucune surprise à rencontrer sur les places de nos cités ou dans la mansarde du pauvre, dans les terres infidèles ou sur les champs de bataille, la cornette blanche de la fille de Saint Vincent. Et le monde,

---

\* *Conférence sur la Charité* par M. l'abbé Bruchési.

qui ne comprend plus la pénitence et la prière, admire encore, lors même qu'il la persécute, cette humble fille qui panse ses plaies, endort ses douleurs, essuie ses larmes, et devenue mère sans cesser d'être vierge, recueille et nourrit ses enfants."

Les impies les plus tristement célèbres ont admiré ces sublimes spectacles que donne l'église catholique, et l'humble fondatrice des Sœurs de la Charité doit compter parmi les gloires les plus vraies et les plus nobles de la France. Oh ! quel arbre vous êtes, puisque vous avez donné un tel fruit, lui écrivait Vincent de Paul émerveillé du bien opéré par les Filles de la Charité. Et maintenant que leur innombrable génération a été vue partout sur les chemins de la souffrance, avec combien plus de vérité pouvons nous redire la parole de ce grand saint.

Œuvre de justice tardive, *l'Histoire de Mlle Legras* est aussi une œuvre de foi intelligente et de noble patriotisme. L'auteur n'y a pas mis son nom, mais on y sent l'émotion d'un enfant de la France qui, parmi les tristesses de l'heure présente, se ranime et se console au souvenir de la gloire du passé, et dans la contemplation des prodiges accomplis chaque jour par la charité. Divine vertu, flamme immortelle et sainte qui resplendit encore à travers les ruines et nous remplit d'espérance. Car "la charité garde les empires. Si le verre d'eau offert au nom du Seigneur ne reste pas sans

---

récompense ; si la gloire a été promise ici-bas, à la pauvre femme de l'évangile, parce qu'elle avait donné une obole aux malheureux, il est impossible que Dieu fasse mourir une nation qui prodigue de si grand cœur à tout ce qui souffre son or et ses enfants." (1)

L'illustre successeur de Saint-François de Sales a jugé l'*Histoire de Mlle Legras* un livre substantiel, plein de sève et de charme. Il y a en effet une saveur singulièrement fortifiante, un charme austère et profond dans la vie de cette héroïne qui, au dire de Saint Vincent de Paul, fut toujours pure : pure dans sa jeunesse, dans son mariage, dans son état de veuve et qui pleurait avec tant de larmes ses moindres fautes qu'on avait bien de la peine à l'apaiser.

On ne la suit pas sans un vif intérêt dans ses peines intérieures, dans son travail incessant sur elle-même. Âme tourmentée non par d'égoïstes passions ni par des aspirations malades, mais par le besoin de la perfection, par le désir de plaire à Dieu et de se dévouer à ses frères ! Âme vraiment noble, vraiment pure *qui a été portée au ciel la grâce de son baptême !*

Mgr. Dupanloup disait : Ce ne sont pas les vies des saints qu'il faut accommoder au goût des gens

---

(1) Conférence déjà citée.

---

du monde, ce sont les gens du monde qu'il faut amener à goûter les vies des saints en les leurs présentant avec le charme qui convient. Voilà ce qu'a su faire le biographe de M<sup>LLE</sup> Legras.

Déjà des voix autorisées ont déclaré que ce livre serait utile à l'Église et à la Société. Et pour n'en parler que par rapport à nous, femmes du monde, quel plus bel exemple pouvait-on nous offrir de la vraie piété, c'est-à-dire de la piété large et simple, ennemie de la singularité et qui ne tend comme le voulait Saint Vincent de Paul, qu'à rendre la charité plus constante et plus pure. Volontiers, j'ajouterais qu'il y a là de quoi confondre bien des lâchetés, bien des faciles contentements de soi-même. Cette grande chrétienne dont l'héroïsme arrachait des cris d'admiration à Vincent de Paul lui-même, nous la voyons se troubler de ce qu'elle appelait ses relâchements, ses paresse, ses inutilités. Ce cœur saintement embrasé restait toujours plus avide de se dévouer, de se donner. Mais, chose admirable, dans ce magnifique incendie que la grâce divine et Vincent de Paul avaient allumé dans son âme les sentiments naturels n'ont pas péri et cela donne à sa sainteté un caractère particulièrement touchant. On aime à retrouver dans l'héroïne chrétienne toute la tendresse de l'amour maternel. On aime à voir *la Sainte* célébrer chaque année l'anniversaire de son mariage, garder à son époux un souvenir aussi vif que tendre, et l'ardente

charité qui consumait son cœur n'apparaît plus que comme un feu mystérieux où rien de pur ne saurait périr, mais où tous les sentiments que Dieu bénit prennent plus de vie et plus de charme.

Ici, si j'osais, je risquerais une observation. Tout en faisant remarquer que Saint Vincent lui recommandait beaucoup la gaieté, l'historien de Melle Legras me semble avoir laissé à sa vie une teinte très marquée de tristesse. Cette teinte me déplait. Je voudrais voir plus en lumière les fortes joies du renoncement héroïque, les divins et pénibles contentement de la charité parfaite. Par lui-même et essentiellement l'amour est une joie, a dit un illustre converti.

D'ailleurs le livre est fortifiant. Volontiers, je dirais que l'enseignement s'en échappe aussi naturellement, aussi imperceptiblement que le parfum s'échappe de la fleur. Pas de réflexions, pas de commentaires ; un récit simple et vrai ; mais ce récit nous montre une femme délicate *toujours prête à l'action comme à la peine*, et qui, sans se lasser jamais, a suivi Vincent de Paul dans l'âpre et royale voie de l'amour et de la croix.

On voit que l'auteur n'écrit que pour faire partager son admiration ; on sent que son âme a été *puissamment saisie*, mais je voudrais que cette âme virile ne contint pas toujours son émotion.

Ainsi j'aimerais à la voir s'attendrir auprès du lit de mort de son héroïne, lit sacré dont Vincent

de Paul ne voulut pas approcher, pour imposer à sa bien aimée fille un suprême sacrifice.

Il se contenta de lui envoyer dire par l'un de ses prêtres qu'il espérait la revoir bientôt au ciel, et la sainte mourante qui, pendant sa vie, s'était tourmentée par la crainte de n'être pas assistée par lui à son heure dernière, accepta paisiblement l'épreuve de mourir tout près de lui sans avoir la consolation de sa présence.

Sur les origines de *la Charité*, l'auteur a des pages délicieuses, pleines de fraîcheur et de grâce. Lorsqu'on connaît le prodigieux développement de cette congrégation qui fait l'admiration du monde et qu'on la rapproche de ces débuts si faibles et si humbles, on éprouve un étonnement mêlé de bonheur, un peu comme si après avoir suivi, à travers les villes et les campagnes, le cours merveilleux du Saint-Laurent, arrivé à la source, on ne trouvait plus que quelques gouttes d'eau cachées sous d'humbles feuilles.

Mais l'*Histoire de Melle Legras* n'est pas seulement celle de son âme et de son œuvre. Autour d'elle, que de figures nobles, touchantes, aimables ! Son histoire est vraiment celle du mouvement charitable à cette époque. Jamais les femmes n'y mirent tant d'élan, tant d'ardeur. " Il est très évident, écrivait Melle Legras, qu'en ce siècle la divine Providence s'est voulu servir de notre sexe. L'esprit de Dieu qui préside aux assemblées des Dames, leur a fait secourir les pauvres si charita-

blement et si magnifiquement que Paris a été l'admiration et l'exemple de tout le royaume. . . Non-seulement la France, mais on peut dire presque toute la terre habitable a recueilli le fruit de leurs bienfaits," vérité à laquelle le Canada peut rendre un éclatant témoignage.

Nous aimons à rappeler ces nobles souvenirs.

Ils font notre orgueil et nous empêchent de perdre confiance en l'avenir en dépit des ombres dont notre mère-patrie est aujourd'hui enveloppée. Mais la charité a les paroles de la vie et quelques lignes de la grande servante des pauvres empruntent aux circonstances actuelles quelque chose de frappant.

Un jour de la Saint-Denis, Louise de Marillac méditait sur la gloire de l'apôtre et du martyr. " Le rien dans le paganisme, lui disait-elle, c'est-là ce dont vous avez tiré la France," et elle ajoute comme animée d'un instinct prophétique : " Obtenez pour le peuple que votre sang a acquis à Jésus Christ, *que cette montagne encore fumante attire la flamme de l'amour Saint. Embrasez les cœurs.*" " Deux siècles ont passé ; mais cette prière, jusqu'ici inconnue des hommes, a été entendue du ciel, et sur Montmartre, la colline du martyr de Saint Denis, s'élève la basilique consacrée à l'amour."

Pensée consolante qui adoucit nos amères tristesses, et fortifie nos espoirs obstinés.

LAURE CONAN.

## LE CIMETIÈRE.

—

**L**E cimetière ! voilà un mot qui fait rêver, j'ajoute : voilà un mot qui devrait faire rougir plus d'une paroisse canadienne. Ma bonne petite paroisse a fait son devoir : elle a rougi. Expliquons-nous.

L'an dernier encore, nous en avions une pitié de cimetière : un vrai pâturage ! Je flatte le tableau : un vrai marécage !

En plein été, à chaque enterrement, il fallait faire sombrer, au moyen d'une perche, le cercueil du pauvre défunt qui s'en allait ; l'eau, en effet, tenait victorieusement tête au fossoyeur. Je vois encore quelle pénible impression cela faisait, sur la figure des paroissiens, à ces enterrements où il y a toujours quelques étrangers.

On n'avait qu'à s'y résigner lâchement, et au jugement général, tous mes paroissiens ressuscitaient du milieu d'une grenouillère. Le bel honneur, d'entendre chuchoter à ses oreilles, dans la

---

vallée de Josaphat : " Mais, ces braves gens de Saint-Édouard, c'étaient donc des wowarons, de leur vivant ! "

Des wowarons ! Des castors, passe encore ; mais des wowarons ! Brrrrr !

C'est justement ce beau frisson d'horreur qu'a éprouvé ma paroisse, l'automne dernier, un dimanche midi.

Il faisait un temps superbe, une délicieuse journée de soleil d'automne. Au sortir de l'office, j'assemble ma paroisse au cimetière. Là, et ce fut le sermon du jour, je traite au long la question du cimetière catholique.

Les tombes, oh ! la voilà la belle tribune, pour vous inspirer ! J'entendais, qui me soufflaient sous le gazon ce que je devais dire, mille voix chères et sacrées. A la fin, tous ces braves habitants pleuraient de pitié, j'allais dire pleuraient de remords : on s'étonnait d'avoir été si lent à respecter ses défunts.

Et quinze jours plus tard—honneur à mes habitants—il y avait, à sept pieds de profondeur, partout sous le cimetière, un excellent drainage en pierre, et quatre mille cinq cents voyages de beau sable de jetés à la surface : notre ancien marécage s'était transformé en un plateau qui, le printemps, verdoie et sourit au soleil quinze jours avant la plaine environnante.

• Il fallait voir l'entrain, la bonne humeur avec lesquels toute cette corvée a été enlevée : l'habitant canadien, quand il lui en tient, fait tout avec bonne humeur, jusqu'à la demeure de ses morts. Pas un seul n'est resté en arrière : C'était à qui mettrait le plus de voyages. Près de la porte était un zéléateur qui tenait registre, qui soufflait, au passage, sur les courages comme sur la braise. Il marquait aussi, sur chaque tombereau, avec un morceau de craie, le chiffre des voyages, et plus d'un cheval, jusque là réputé fine rosse, s'est refait une réputation avant le premier coucher de soleil.

C'était toute une organisation ; les chariots, dans l'armée de Darius, ne se mouvaient pas avec plus d'ordre ni d'ensemble. Seul, un original, un indépendant outre mesure, mon ami Philippe Bel, n'avait pas voulu obéir au grand commandeur : je le vois encore, avec son grand fantôme de cheval blanc, faire bande à part deux jours durant. Après tout, plus fier que bien des journalistes, il ne voulait pas s'enrégimenter. Bien des péchés lui seront pardonnés !

\*  
\* \*

Et aujourd'hui ?

Ah ! aujourd'hui : c'est bien autre chose ! Notre cimetière fait parler de lui dix lieues à la ronde. Il attire non-seulement les morts, mais les vivants : on vient le visiter de trois paroisses environnantes.

Et franchement, pour la campagne, c'est tout à fait joli, je veux dire convenable. Si vous trouvez que je fais forcément mon éloge en faisant celui de ma paroisse, je vous réponds modestement : comment faire autrement ? D'ailleurs, le zèle de ma paroisse a tout fait, de sorte que mon éloge est fort indirect. Que celui qui n'a que des péchés indirects me jette la première pierre.

Donc, nous voilà avec un cimetière charmant. Nos allées surtout, bordées de beau gazon, donnent envie d'y marcher. D'abord, allée tout autour longeant la clôture à l'intérieur ; puis, grande allée de huit pieds de large, en croix, couchée sur le cimetière comme le prophète sur le cadavre qu'il voulait ressusciter : cette croix est encadrée d'une haie vive en sapinage. Puis des allées plus étroites, parallèles aux bras de cette grande croix, permettant de lire, sans descendre des allées, les épitaphes qui se trouvent dos à dos, de façon que chacun puisse cultiver, entre l'épitaphe et l'allée, un tout petit parterre. Nous avons copié à peu près un cimetière de Trinidad, dans les Antilles : nous aurons du moins le mérite d'être allés chercher loin nos modèles ! Un détail pratique : toutes ces allées sont en relief sur le cimetière, de sorte qu'au sortir de n'importe quel orage, vous vous y promenez à pied sec. On marche là-dessus comme sur l'asphalte : on se croirait dans les rues de Paris, même ceux qui, comme moi, n'y sont jamais allés.

Au milieu, nous avons, qui flambe au soleil et qui étend ses bras audessus du dortoir sacré, une grande croix noire dorée aux extrémités, ornée d'une gloire également en or.

La porte d'entrée est superbe, sur un devis de M. Emile Tanguay. Elle nous a coûté quatre-vingt piastres et a été payée par les habitants dont on n'a pas eu besoin pour charroyer la terre. Elle est d'un goût sévère et imposant : c'est l'arc de triomphe sous lequel passe le chrétien avant d'aller recevoir l'immortelle couronne.

On y monte par un large chemin, haut de deux pieds, bordé de gazon et de jeunes arbres. Ce chemin exhaussé part du coin de l'église et se courbe aisément, comme une moitié d'arc-en-ciel

Et sur toute la surface du cimetière, dès la fonte des neiges, la paroisse cultive les fleurs. On y dessine, avec des fragments de quartz blanc comme du cristal de roche, des dessins sévères, mais consolants, des *Maria*, des ancrs, des croix, des étoiles, les initiales de Jésus, Marie, Joseph, autant de symboles où respirent la foi, l'amour, l'espérance. On a fait ainsi du cimetière un jardin funèbre : c'est le jardin de la Mort. On regarderait comme un vol sacrilège d'en détacher une fleur. Seul, le curé a l'autorisation d'y cueillir ce qu'il lui faut pour parer ses autels. De cette façon, les fleurs de l'enclos béni, après avoir

---

honoré la tombe, s'en vont prier et mourir pour les défunts que la tombe renferme.

Depuis que notre cimetière a ainsi changé de physionomie, la touchante dévotion des monuments commémoratifs a pris de l'élan. Maintenant, on y voit pousser tous les jours, à la place des hautes herbes sauvages et des buissons incultes, quelques nouvelles épitaphes, les unes en fer avec un peu de dorure, d'autres en pierre ou en marbre : quelque chose de simple, à la portée d'une bourse de paysan, mais au niveau du respect que l'on doit au parent disparu.

Il nous manque encore deux ornements : un chemin de croix qui attire sur nos morts une pluie d'indulgences, et une plantation de beaux arbres qui répande sur les tombes cet ombrage recueilli, ces chuchotements mystérieux, cette mélancolie profonde si bien en harmonie avec les pensées graves dont se sent pénétré le visiteur qui chemine à travers un cimetière.

Ces ornements ne sont qu'ajournés. Les arbres surtout ne tarderont pas : déjà, dans le meilleur coin de son jardin, le curé a jeté en terre quelques centaines de petits noyers noirs, de jeunes érables *negundo*. Nous aurons à l'automne une quinzaine de jeunes peupliers argentés, un arbre fait exprès pour les cimetières.

Il nous semble, que c'est déjà beaucoup pour de pauvres habitants.

Est-ce trop pour le respect que l'on doit à ses morts, qu'on se doit à soi-même ? Evidemment non.

Tous les peuples, les plus pauvres, les plus barbares, ont connu et pratiqué religieusement le culte des morts.

Les Egyptiens embaumaient leurs cadavres.

Les Turcs et les Romains avaient, pour protéger leurs foyers pensaient-ils, leurs dieux Lares, (\*) ces prétendues divinités domestiques, qui n'étaient rien autre chose, dans la naïve croyance de ces peuples, que les âmes des ancêtres—les *Mânes*, comme on les appelait.

Honte et malheur à qui osait violer la tombe : le profanateur était condamné aux mines, à la fustigation ; la loi allait jusqu'à lui faire couper les deux mains.

Il n'était permis de réparer un sépulchre qu'à la condition de ne pas troubler les cendres des morts (\*\*).

Quelle leçon pour nos *Solidaires* modernes, qui

---

(\*) *Enéide*, VI

(\*\*) *Lex VII*, apud Greg. *Tholosan Lib. XXXII*.

veulent faire de la fosse un trou vulgaire destiné à ne recevoir qu'une vile charogne ! Et les Vandales de la Révolution française, qui se faisaient gloire de jeter au vent les cendres des cimetières dévastés ? Ils auraient mal passé leur temps, sous la loi de ces Romains qu'ils prétendaient avoir choisis pour modèles.

Mais c'est le catholicisme surtout, qui a donné au culte des morts sa vraie signification, qui lui a donné place d'honneur dans le sanctuaire, qui en a fait ce que Dieu en avait fait dès l'origine du monde---le côté le plus touchant et l'un des côtés les plus sacrés de la religion.

Pour en avoir une idée, il suffirait de jeter un coup d'œil sur les cérémonies qui entourent la bénédiction d'un cimetière, une fonction réservée aux Evêques, aux princes de l'église. Inutile d'en faire ici la description détaillée : qui n'en a pas été, une fois dans sa vie, le témoin attendri ? Quelle grandeur ! quel merveilleux symbolisme ! Et les cérémonies d'une sépulture catholique ? Rappelez-vous seulement le départ de l'église pour se rendre au cimetière, au chant du texte : *In paradisum deducant te Angeli*, avec ce redoublement des pleurs de la famille, qui briserait des âmes de bronze. Pour ma part, je ne connais rien de plus saisissant ni de plus solennel.

Ah ! c'est que le cimetière, aux yeux de l'Eglise,

n'est pas le royaume du néant, mais un auguste dortoir comme le dit son nom. Le cimetière, par l'organe de l'Eglise, nous répète tout bas : " Non, mes enfants, non : je ne suis pas un lieu maudit. Je ne suis pas une terre monstrueuse qui dévore ses habitants, mais plutôt un reliquaire ami qui conserve avec tendresse votre dépouille. Quand vous prononcez mon nom, vous murmurez le dogme le plus consolant des nations civilisées ! "

L'Eglise appelle encore le cimetière Terre Sainte, Champ de Dieu—*Campo Santo, Campus Dei*.

Pleins de cette appellation, on a vu des peuples, —les habitants de Pise par exemple,—équiper une flotte, traverser les mers, aller chercher au bout du monde, pour former leur cimetière, la terre de la Palestine.

Ces croyants du moyen âge, ils étaient remplis de cette idée : notre corps est le chef-d'œuvre de Dieu. Notre corps est, de son vivant, le temple du Saint-Esprit. Donc, pour préparer à nos enfants, à tous nos parents trépassés un lit qui soit digne, ce n'est pas trop faire que d'aller chercher la terre qui fut sanctifiée par les pas, par les larmes, par le sang du Fils de Dieu !

*Campus Dei*. En effet, le blé du bon Dieu, c'est le chrétien : *frumentum Christi sum*. Le Temps, c'est l'époque des semailles, et au premier jour de

---

l'Eternité, tout le genre humain se lèvera comme une moisson vivante, désormais immortelle !

Après les avoir conduits avec honneur à leur dernière demeure, plaçons, plaçons nos chers morts comme l'Eglise le demande; le visage en haut, pour que ces yeux, éteints en apparence, regardent jour et nuit, jusqu'à la fin des siècles, à travers les voiles du trépas et les gazons fleuris, le beau ciel qui nous attend, qui nous sourit là haut !

La résurrection ! voilà en effet le dernier mot du cimetière catholique.

Donc, embellissons nos cimetières.

Embellissons nos cimetières par respect pour nous-mêmes.

Embellissons nos cimetières afin que les vivants ne perdent pas le souvenir des morts. Pour cela, laissons nos cimetières à leur place naturelle, à l'ombre de l'église. " Loin des yeux, loin du cœur." Ah ! ce douloureux proverbe, chers amis, il est plus connu qu'on ne croie dans les brasiers du Purgatoire !

Embellissons nos cimetières *pour que l'on pense à prier pour les morts.*

Embellissons nos cimetières, pour que la mémoire des morts ne s'envole pas avec les derniers tintement du *libéra* ! pour que le dernier coup

---

de bêche du fossoyeur n'enterre pas plus tard, avec notre cadavre, notre propre souvenir !

Embellissons enfin nos cimetières, pour que nos enfants, trop enclins à l'émigration, n'aillent pas mourir indifféremment sur un sol étranger : pour qu'ils préfèrent au contraire dormir leur dernier sommeil à l'ombre du clocher natal, au milieu des leurs, dans un endroit sacré où l'on se souviendra d'eux, au milieu de ces larmes, de ces bénédictions, de ces prières émues qu'ils trouveront là, mais qu'ils espèreraient en vain peut être trouver sous une terre d'exil !

L'ABBÉ A. GINGRAS.

## TROIS MALHEURS DU COUP.

---

**C**ECI est une histoire simple et vraie.

Et navrante.

C'est un père qui vient de me la raconter.

“ Ma femme, ce matin-là, fatiguée par une nuit de bal d'où nous étions rentrés à l'aube, dormait encore à l'heure où d'ordinaire elle avait donné au bébé son bain quotidien ; moi, il y avait beau temps que j'étais levé. Tu connais mes habitudes matineuses. J'étais enfermé dans mon cabinet, lisant d'un œil seulement, et suivant de l'autre l'enfant qui marchait à quatre pattes et s'ébattait sur le tapis sourd. Je l'avais enlevée de son ber, où elle battait l'air de ses pattes grassouillettes et gazouillait sur des tons que l'Albani ne connaît plus. L'opéra qu'elle disait n'aurait été reconnu ni par Grau ni par Strakosk, mais la petite chantait à mon cœur mieux que tous les premiers prix du Conservatoire. Seulement, elle aurait réveillé la maman, qui avait besoin de repos.

“ Il était déjà tard, et plus d'une fois j'avais songé à tirer du sommeil ma femme, la nonchalante. J'entrais dans sa chambre d'un pied libre, mais là, je n'osais plus.

“ C'eût été pitié, parole ! Elle dormait si profondément, de ce sommeil serein des jeunes mères qui rêvent à l'enfant toujours, et le voient jouer avec les anges ses camarades. Sa joue était pâlie, ses yeux où la lassitude avait mis son cerne attestaient le besoin de reposer, et son souffle prolongé, sa respiration quelque peu forte me disaient “ qu'elle ne fournissait pas à dormir. ”

“ Alors, je sortais de la chambre sans effrayer les songes, sans dénouer ce fil mystérieux qui nous relie pendant le sommeil avec les êtres d'au-delà. Et je revenais amuser Bébé, lui ramassant sa poupée sans bras, ses autres joujoux, lui parlant de ma voix la plus douce, l'empêchant surtout de pleurer. Je la faisais sauter sur mon pied, en lui disant : Au pas, petit trot, grand trot, à la course ! Comme elle riait d'un bon cœur, et aux éclats, de sa chère petite voix de soprane quand, après avoir du bout du doigt touché tous ses traits en disant : Menton fourchu, bouche d'argent, nez cancan, joue rôtie, joue bouillie, petit œil, gros œil, sourcil, sourcillette, j'ajoutais, en frappant légèrement du plat de la main son beau front : Cogne, cogne la caboche ! Si je ne lui ai pas donné tous les noms ! Mon loup blanc, la petite chatte, la

---

belle coquine, le rat doré, la vieille canaille, la loutre à papa, mon chou d'argent—toutes ces innocentes bêtises et ces divines injures que nous adressons aux petits enfants—je ne m'en suis pas fait faute, va !

“ Mon cher, elle n'avait jamais été ni si belle, ni si gaie.

“ Si je lui demandais : “ Où est papa ? ”— de son petit index à fossette, que terminait un ongle nacré grand au plus comme un grain de millet, elle montrait aussitôt au mur mon portrait, crayon d'Achille Fréchette. “ Chante donc, ” et, comme l'oiseau qui essaie son gosier, elle me turlutait des notes d'un faux superbe, soit, mais qui m'allaient à l'âme.

“ Comme étreindre et baiser sont l'expression la plus souverainement satisfaisante de l'amour, j'étreignais et baisais ce petit visage doux et chaud, net à croquer, fait de lait et de roses. Et l'heure passait, coulait. Si mon bureau m'invite, le bonheur me retient : au diable les affaires !

“ Mais voici que la maman s'éveille, j'entends son long bâillement sonore ; elle appelle de sa voix la plus traînante : Titite ! C'est le signal du vacarme ; toute la maison s'ébranle, les enfants, que la servante tenait à grand'peine en silence, accourent, moi-même, je ne mets plus de sourdine à ma voix ; nous allons tous embrasser la maman

---

paresseuse. Les aînés grimpent dans le grand lit, c'est une fête. L'un se cache sous la couverture, où l'autre le découvre en riant aux éclats. C'est le quart-d'heure délicieux de chaque matin. Les enfants racontent, l'un qu'il a mal dormi, l'autre qu'il a fait un rêve ; il y a toujours, si tu as remarqué, des oiseaux, et des jouets, et des bonbons dans ces jeunes songes. La mère embrasse à pleine bouche toute cette marmaille, et moi, le bébé dans les bras, je me promène en contemplant ce gai tableau, en savourant cette joie pure.

“ Hélas ! si les quarts d'heure se suivent, ils ne se ressemblent pas. Dire que la désolation côtoie de si près le bonheur !

“ Les enfants ont quitté la chambre pour permettre à leur mère de se lever, ils transportent leur gaieté bruyante dans mon cabinet, où je les suis. La servante monte le petit bain de fer blanc peinturluré d'où s'échappe une forte buée et qui ne contient encore que l'eau bouillante. C'est pour la toilette du bébé. L'éponge, le savon, l'essuie-mains, le peigne minuscule et la brosette de poils de chameau,—ces instruments de supplice pour tous les enfants,—sont là tout auprès. On va baigner mademoiselle, et je vais la revoir battre l'eau de ses chères menottes, et inonder sa mère qui se récriera mais laissera faire, et mordre l'éponge, et lancer des petits cris joyeux. Comme j'ai hâte d'assister au bain de mon adorable tyran !

“ A cette minute-là, mon cher, il n’y avait sous le soleil personne qui fût plus heureux que moi. Ce n’était ni un pacha à trois queues, ni un sultan et ses sultanes, ni un roi, ni un millionnaire qui m’auraient fait envie. J’étais gorgé de tous les plaisirs vrais : une femme jeune, bonne, intelligente, belle ; des enfants ravissants, pleins de santé ; mon existence à l’abri du besoin, et celle des miens protégé par . . . les meilleurs assurances ; peu d’amis, mais des solides, et pas un ennemi. C’était moi qu’il fallait envier, hein ?

“ Oui, à cet instant-là, mais pas une minute après !

“ Ne t’étonne pas si j’ai déjà, à trente ans, la patte d’oie et les cheveux poivre et sel. Mon grand ressort est brisé. Je traîne l’existence, je ne la vis plus. Je t’ai dit de ne point t’étonner, mais j’oublie que tu dois ignorer mon malheur, car j’avais prié les journaux de n’en souffler mot : ils ont généreusement promis et loyalement tenu.

“ Tiens ! prends ma main frémissante ; mets la tienne sur mon cœur, et voit s’il bat ; regarde-moi, je dois être pâle, il me semble que tout mon sang se retire, et si je pleure encore après cinq ans, mon ami, tu me pardonneras ces larmes, car tu les comprendras.

“ Oui ! j’ai tué mon enfant. Ni plus, ni moins.

---

“ Une enfant que les peintres eussent prise pour modèle. Le vivant portrait de sa mère, belle comme celle-ci. . . . alors, et robuste comme moi. . à cette époque. Oh ! maintenant nous sommes bien changés. T'ai-je dit qu'elle n'avait pas encore son an ? et tout ce que j'attendais de cette intelligence, quand elle serait mûre, de ce cœur qui aurait été nécessairement bon, il me semble ?

“ Je l'ai tuée, en l'adorant.

“ Imprudent que j'étais ! Je la portais à sa mère au bout de mes bras, par-dessus ma tête, ce qui l'égayait toujours et entretenait son petit rire perlé dont j'étais fou. Je ne regardais pas à mes pieds, tu penses bien. Mon pied s'accroche dans le tapis, me voici qui trébuche, et mon blond fardeau m'échappe et tombe dans la baignoire fumante.

.....

“ La chambre nuptiale où nous nous étions tant aimés était, trois jours après, convertie en chambre funéraire. Je fus fort, mais je le suis moins de jour en jour. J'ai ce souvenir ancré dans l'âme. Le meilleur de ma vie a passé. La catastrophe a été double ; ma femme est folle.

“ De voir ce berceau vide, qui ne sera plus habité, j'emporte chaque matin de la tristesse pour ma journée.

“ Les funérailles ont été bien simples. J'ai pris deux amis qui n'ont aidé à remplir les formalités de la loi. Nous sommes passés par l'église, et j'ai vu, l'œil sec, le fossoyeur briser de sa pelle inhumaine mon dernier lien terrestre avec cet ange.

“ Mais non pas mon dernier souvenir, non pas ma dernière espérance. Tu crois, n'est-ce pas ? à l'immortalité de l'âme, à la rencontre nécessaire des êtres qui se sont aimés. Moi j'y crois de toute la force de mon adoration pour cet enfant que j'ai tué. Si les tribunaux m'avaient demandé raison de mon acte, je ne pense pas que je me serais défendu. Il me tardait d'aller rejoindre ma chère victime.

“ Ma femme n'a pas eu une larme ni un sourire depuis cinq ans. Sa folie est douce et sa manie touchante. Sa manie, c'est de balancer le berceau. Nous ne l'avons pas enlevé de la chambre, il est toujours près de notre lit, défait, avec les mêmes couvertures, que le temps a jaunies et salies, mais que la mère ne veut pas que l'on change. Elle se tient des heures entières auprès et berce en imagination l'enfant qu'elle a perdu. Nous avons conservé nos amis, qui, par pitié, nous visitent et que nous allons voir de temps à autre. Quand elle va chez ses amies, la première chose que ma femme fait c'est de chercher un berceau et, vide ou plein, de le balancer tant qu'on ne l'en arrache pas. Chose singulière, elle ne chante jamais, même

---

alors, ces naïves chansonnettes ou ces délicieuses berceuses avec lesquelles elle a endormi nos trois enfants. Croirait-elle profaner le petit lit mortuaire, ce nid si vite changé en tombeau ? Elle est une ombre aujourd'hui, ombre vaillante il est vrai, tout le jour aux travaux d'aiguille et de crochet, mais silencieuse, me faisant la maison plus grande.

“ Je l'aime toujours, comme j'aime mes enfants ; mais ceux-ci vont à l'école, les affaires me réclament de plus en plus, et la folie a jeté son froid dans le plus doux intérieur qu'il y eut, abrité qu'il était contre la tempête et achaudi par l'affection. Ma femme, du reste, n'en a pas beaucoup à vivre de ces années désoléillées qui lui sont une nuit perpétuelle ; elle est prise de la poitrine. Je prie Dieu tous les jours qu'il nous la laisse au moins jusqu'à ce que notre famille soit élevée.

“ Tu le vois, le malheur m'a bien pris, bien enserré, et me menace encore. J'ai beaucoup souffert. Quand j'aurai un ennemi, je lui souhaiterai mon aventure. Crois-tu que si je n'avais eu foi en un au-delà meilleur j'aurais consenti à pleurer tous les jours cette jeune vie que j'avais tirée des profondeurs du néant et que j'ai replongée dans ce grand inconnu ? ”

Mon ami s'arrêta, pleurant.

---

J'ai, moi aussi, un bébé de dix mois.

Et comme je le faisais sauter dans mes bras, un peu haut peut-être, le père éperdu me cria :

---Pour l'amour de Dieu, de ta femme, et de tout ce que tu chéris en ce monde, de grâce, cesse ce jeu. On croit qu'il n'y a pas de danger, on se sent fort, on ne redoute rien, et une misérable cheville de soulier, un brin de fil, le plus bête accident vous tue à toujours un chérubin. Pas de gymnastique pour ces petits êtres, m'entends-tu bien ?

J'ai entendu et j'ai cessé, non pas d'aimer, mais de faire tourner mon enfant au-dessus de mes épaules.

A. LUSIGNAN.

LES TEMPS HEROIQUES DU CANADA  
ET LES ENSEIGNEMENTS QU'ILS  
NOUS ONT LAISSÉS.

---

C'est Lord Elgin qui a définitivement consacré l'expression de *temps héroïques du Canada*, appliquée à la première période de notre histoire qui, commencée en 1608, à la fondation de Québec par Champlain, se prolongea jusqu'à 1666, année de la grande expédition de M. de Tracy chez les Iroquois.

C'est le chant du *Te Deum*, ordonné par notre grand premier évêque du Canada, Monseigneur de Laval, et chanté dans la cathédrale de Québec, à l'occasion du succès de la campagne de M. de Tracy, qui a marqué la fin, non pas de l'héroïsme de nos pères, mais des temps héroïques par excellence de notre existence nationale.

Cette expédition fut faite par six cents soldats français, quatre cents miliciens du gouvernement

de Québec, cent dix du gouvernement de Montréal, quatre-vingt dix miliciens de Trois-Rivières et cent sauvages Hurons et Algonquins. La mère Marie-de-l'Incarnation dit à ce sujet :—“ Nos nouveaux chrétiens sauvages suivent l'armée française avec tous nos jeunes français-canadiens, qui sont très vaillants et qui courent dans les bois comme des sauvages. ”

Les troupes étaient accompagnées de M. l'abbé Dubois, aumônier du régiment de Carignan, des pères jésuites Albanel et Raffeix et de M. l'abbé Dollier de Casson, sulpicien. Pendant l'absence de cette petite armée, Monseigneur de Laval, selon l'expression des relations, avait tenu, comme autrefois Moïse, “ les mains levées vers le ciel et mis tout le monde en prières.”

Un mot à la mémoire de celui qui a popularisé le nom qui sert de titre à ce petit article. Lord Elgin, selon moi, est l'homme le plus éminent de tous ceux que l'Angleterre nous a envoyés comme gouverneurs du Canada ; cette opinion ne diminue en rien la réputation d'autres représentants, chez nous, de la Couronne britannique ; elle laisse à plusieurs d'entre eux, notamment à Lord Dufferin et au Marquis de Lorne, une belle page dans notre histoire et un bon souvenir dans nos cœurs : la reconnaissance doit être une vertu des peuples comme des individus. Lord Elgin était une nature d'élite ; mais en dehors des hautes facultés de

---

l'esprit et du cœur qui le distinguaient à un si grand degré, il avait, pour nous Canadiens-Français, le mérite de n'avoir point oublié son origine franco-Normande ni les liens qui attachaient autrefois la France à l'Écosse sa patrie. À son départ du Canada, il envoyait, à un de nos hommes publics qu'il avait particulièrement affectionné, un cadeau pris à la garniture de sa table hospitalière, présent qu'un charmant billet de sa main disait : " offert par un cœur français battant dans une poitrine écossaise."

Jamais on ne connaîtra assez les épisodes qui constituent l'histoire de nos temps héroïques. Comme catholiques nous disons avec l'Église : " Nous sommes les enfants des saints." Comme Canadiens Français nous pouvons dire :—Nous sommes les descendants de héros chrétiens.

Nos pères, selon la foi, s'appelaient Biard, Masse, LeCaron, Viel, Duplessis, Jogues, de Saint-Sauveur, Brébeuf, Lalement, Garnier, de Nouë, Vignal, Lemaistre, DesMaizerets, de Charny, et de tant d'autres noms de saints religieux et de saints prêtres qui ont fécondé de leurs sueurs, plusieurs de leur sang, cette partie qui nous a vu naître du champ de la famille chrétienne.

Nos pères selon la nature, étaient, comme les paysans vendéens et bretons, catholiques, agricul-

---

teurs et soldats, ils se nommaient, Boucher, Lencuf, Juchereau, Couillard, Champagne, Trudeau, Fontaine, Gagnon et de tous les noms que portent encore ceux de notre génération. Et nous sommes tous tellement alliés entre nous que nous formons une seule grande famille canadienne-française.

Tous étaient venus, d'abord et en première intention, pour étendre le royaume de Jésus-Christ par la conversion des sauvages, puis pour planter, à côté de la croix qui a sauvé le monde, le drapeau blanc fleurdelisé, symbole d'honneur et de vaillance. Ils étaient venus avec les beaux chants liturgiques latins de l'Eglise, la gaieté et le beau parler français, pour donner au nouveau monde avec le spectacle d'une foi vive et agissante, l'exemple du courage et du dévouement dans les épreuves et de l'aimable commerce de mœurs domestiques douces et policées.

Pour bien comprendre ce qui a soutenu les premiers canadiens, au milieu des misères, des fatigues et des dangers d'une situation tout à fait exceptionnelle, il faut relire les écrits qui nous ont transmis ces paroles, dans lesquelles nos ancêtres répandaient leur âme.

De Normanville, quelques jours avant de tomber entre les mains des Iroquois, disait :—“ Il est probable qu'étant tous les jours exposé, je pourrai être pris par des Iroquois ; mais j'espère que

---

Dieu me fera la grâce de souffrir constamment leurs feux et que j'aurai le bonheur de baptiser quelques enfants moribonds et même quelques adultes que j'instruirai dans leur pays avant ma mort.

Hertel, prisonnier des Iroquois, écrivait au père Lemoine : " Je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre mère bien affligée, vous savez l'amour qu'elle a pour moi. Je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé. "

Lambert Closse disait :—" Je ne suis venu ici qu'afin d'y mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes. "

Après cela on n'admire que plus, mais on s'étonne moins de l'héroïsme de nos ancêtres, et cet héroïsme de nos missionnaires et des laïques triomphait de la nature sauvage. Les Iroquois même, au sein des guerres incessantes qu'ils menaient aux Français, admiraient nos missionnaires et nos ancêtres. Garacontic, un des hommes les plus éminents de la confédération iroquoise et son plus grand orateur, venu à Québec, en 1665, pour traiter de l'échange de prisonniers, fit à M. de Tracy une harangue dans laquelle il exprimait son admiration pour les français, qu'il

---

avait si souvent combattus. Il terminait son discours avec un éclat magnifique, par une évocation digne de figurer parmi les plus beaux morceaux d'éloquence de la littérature universelle. S'adressant au Père Lemoine, que les sauvages nommaient Ondessonk, mort tout récemment :

“ Ondessonk, s'écria-t-il, m'entends-tu des pays des morts où tu as passé si vite. C'est toi qui as porté tant de fois ta tête sur les échafauds des Agnicronnons, c'est toi qui as été courageusement jusque dans leur feu, en arracher tant de Français ; c'est toi qui as mené la paix et la tranquillité partout où tu passais et qui as fait des fidèles partout où tu demeuras. Nous t'avons vu sur nos nattes de conseil décider de la paix et de la guerre ; nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu y es entré, et nos villages même étaient trop étroits quand tu t'y trouvais, tant la foule du peuple que tu y attirais par tes paroles était grande. Mais je trouble ton repos par ces discours importuns ; tu nous as si souvent enseigné que cette vie de misère était suivie d'une vie éternellement bienheureuse, puisse donc que tu la possèdes à présent, quel sujet avons-nous de te regretter ? Mais nous te pleurons parce qu'en te perdant nous avons perdu notre père et notre protecteur. Nous nous consolons parce que tu continues de l'être dans le ciel et que tu as trouvé dans ce séjour de repos, la joie infinie dont tu nous as tant parlé.”

Quel charme et quel profit, pour l'âme, le cœur et l'intelligence, ne trouve-t-on pas dans la lecture de nos vieilles annales ? Les étrangers les moins sympathiques à nos croyances, et nos affections en sont touchés ; elles ont inspirés plusieurs des plus belles pages des écrivains du pays de Longfellow et de Cooper. C'est en se pénétrant de la poésie de nos mœurs, en s'incorporant pour ainsi dire notre foi et nos croyances, que le plus grand des poètes américains a conquis la place que personne ne lui dispute. Sans *Évangéline*, car je ne sépare pas notre cause et nos traditions de celles de nos frères Acadiens, dont une notable partie nous est incorporée et que tous nous comptons comme nôtres, sans *Évangéline*, Longfellow aurait des rivaux. Qu'il a dû souvent bénir la pensée qui l'a, cette fois, fait presque catholique et français d'Amérique !

On devrait imprimer un livre, pour les écoles et pour nos familles, formé d'extraits des relations des Jésuites, des lettres de la mère Marie de l'Incarnation et d'autres lignes de nos premières annales : ce serait, après le cathéchisme et les enseignements du clergé, un des meilleurs moyens de nous conserver ce que nous ont fait nos aïeux.

N'oublions jamais notre noble origine. Arrière et loin de nous l'apostasie qui damne et la négation qui annéantit les peuples. C'est la Foi Catholique, c'est l'honneur Français qui nous ont donné l'existence comme groupe distinct de la famille

canadienne et américaine : faisons profession publique de ces saintes et excellentes choses dans la langue qu'ont parlé nos glorieux ancêtres. Que nos enfants apprennent de nous, de leur mères surtout, l'ange tutélaire du foyer domestique, ces traditions si belles, afin qu'à leur tour, dans la même langue, ils les redisent à nos petits-enfants.

J. C. TACHÉ,

Ottawa, octobre 1883.

## OCTAVE CREMAZIE

(*Suite.*)

---

Crémazie fut profondément blessé de l'indifférence avec laquelle fut accueilli son chef-d'œuvre. \* Il y avait mis toute son âme et tout son talent. Son sens littéraire lui disait qu'il avait touché à la grande inspiration. Et cependant, de ce cri sublime il ne lui revenait aucun écho. Rien ne lui indiquait qu'il avait fait vibrer les cœurs. On conçoit la déception qu'il éprouva, déception constatée par l'extrait de sa correspondance que nous avons cité plus haut. " Il faut bien le dire", lisons-nous dans la même lettre, " dans notre pays on n'a pas le goût très délicat en fait de poésie. Faites rimer un certain nombre de fois *gloire* avec *victoire*, *aïeux* avec *glorieux*, *Francc* avec *espérance* ; entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre *religion*, notre *patric*, notre *langue*, nos *lois*, le *sang de nos pères* ; faites chauffer le

---

\* *Les Morts.*

tout à la flamme du patriotisme, et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique." Si ce passage n'était pas une boutade, on pourrait reprocher à l'auteur de rabaisser outre mesure le côté patriotique de son œuvre. Mais on ne doit y voir que l'expression du dépit que fait éprouver au poète la froideur du public pour les productions qui ne relèvent que de la poésie pure. Il voudrait un public éclairé, délicat, capable de saisir les nuances, d'apprécier le fini des détails de comprendre les harmonies secrètes et les beautés intimes. Et il se trouve en présence d'un public novice, peu lettré, à qui il faut de l'éclat, du sonore, des cymbales et des cuivres. C'est pour lui un mécompte. Cette souffrance sera comprise des âmes qui ont le sens esthétique. Avoir un idéal de beauté ou de grandeur, être parvenu à faire passer quelque chose de cet idéal entrevu et ardemment poursuivi, dans une strophe, sur une toile, ou dans une phrase musicale, jeter à la foule la création à peine sortie de l'âme frémissante et émue, et sentir soudain autour de soi une atmosphère de glace et de silence où l'œuvre aimée s'en va mourir, certes, c'est là une douleur réelle, que les poètes et les artistes éprouvent plus d'une fois dans leur carrière.

Ce sentiment d'irritation que nous venons de constater, pousse Crémazie à faire trop bon marché d'une de ses pièces les plus célèbres, *Le Drapeau de Carillon*. Nous le laissons encore parler :

“ Si je n'avais pas autre chose pour me recommander comme poète que ce malheureux *Drapeau de Carillon*, il y a longtemps que ma petite réputation serait morte et enterrée aux yeux des littérateurs sérieux.” Ce jugement de l'auteur ne doit pas être accepté. Si l'opinion publique, en Canada, a placé trop haut ce poème, lui-même le place trop bas.

Le *Drapeau de Carillon* n'est pas un chef-d'œuvre, mais il doit être compté au nombre de ses meilleures pièces. Le début est magnifique. Qui ne sait par cœur ces beaux vers :

Pensez-vous quelquefois à ce temps glorieux  
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,  
Nos aïeux défendaient son nom victorieux  
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?  
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,  
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,  
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,  
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus  
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,  
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,  
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?  
D'une grande épopée ô triste et dernier chant !  
Où la voix de Lévis retentissait sonore,  
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant  
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Montcalm était tombé, comme tombe un héros,  
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire, etc.

Il est inutile de citer plus longuement ; comme-

l'a dit un critique canadien, "ce poème a volé sur toutes les lèvres." On a lu et relu la légende du vieux soldat de Carillon qui ne peut croire à l'abandon de la France, et va déployer en vain le drapeau qu'il conserve pieusement, jusqu'aux portes de Versailles. On a redit bien souvent son chant de mort, lorsqu'il va s'ensevelir dans son drapeau sur les lieux mêmes illustrés par sa valeur. *Le drapeau de Carillon* ! ces quatre mots sont pour nous tout une histoire, tout un poème, tout un passé ! Prononcés au fond du plus pauvre hameau ils excitent l'enthousiasme populaire, et il n'y a pas un Canadien qui ne se sente remué au cœur aux premières notes des couplets si connus qu'on a détachés du poème. Crémazie a eu le bonheur d'attacher son nom à cet héroïque et immortel souvenir. Quand il n'aurait été que le chantre du *Drapeau de Carillon*, il resterait toujours le poète national, celui qui a salué si éloquemment la glorieuse relique de notre épopée militaire :

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,  
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête  
A célébrer la France, à nos cœurs attendris  
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,  
Nos regards savent lire en brillants caractères  
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,  
Ton aspect vénéré fait briller, dans notre âme,  
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux,  
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits d'armes,  
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,  
Dans un rêve entrevu, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée !  
Héroïque bannière au naufrage échappée !  
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant  
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;  
Et sur les jours passés répandant la lumière,  
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ces nobles accents touchèrent, cette fois, la fibre nationale. Un cri d'enthousiasme répondit à ces strophes éclatantes et enflammées du plus pur patriotisme.

Plus notre poète avançait dans sa carrière, plus son talent devenait fécond. L'année 1859 fut pour lui une période de grande activité intellectuelle. Il publia coup sur coup plusieurs pièces d'assez longue haleine : *Aux Canadiens-Français, Un soldat de l'Empire, Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Montmorency-Laval en Canada, A la mémoire de M. de Fenouillet, La Fiancée du marin*, etc. Dans le poème intitulé : *Un soldat de l'empire*, Crémazie donnait libre carrière à son admiration pour la merveilleuse épopée napoléonienne, et à son enthousiasme pour le génie, la gloire et les triomphes du grand empereur. Son *Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Laval*, était un hommage au dévouement héroïque de nos missionnaires, au zèle, aux vertus et aux travaux apostoliques de l'illustre prélat qui a fondé l'Eglise de Québec. La pièce *A la mémoire de M. de Fenouillet* marquait un

retour à l'inspiration des *Morts*. Il y régnait une mélancolie touchante ; certaines strophes révélaient chez le poète un fond d'amertume et de tristesse intense qui dut surprendre ses lecteurs habituels. Il demandait à son ami défunt le secret des douleurs dont son front avait porté la trace.

Aviez-vous éprouvé la malice des hommes ?  
 Ou plutôt, trouviez-vous qu'ici-bas nous ne sommes  
 Qu'un jouet d'un instant dans les mains du malheur ?  
 Aviez-vous donc appris que l'existence avide,  
 Hélas ! ne pouvait pas combler l'immense vide,  
 De ce gouffre sans fond que l'on nomme le cœur ?

Venus bien après vous dans cette sombre arène  
 Où partout la douleur domine en souveraine,  
 Nous avons moins vécu, nous avons moins souffert,  
*Déjà l'illusion à notre espoir ravie,*  
*A fui loin de nos cœurs, et nous trouvons la vie*  
*Plus aride que le désert.*

Ce n'est plus un jeu poétique ; l'accent est vrai, il y a là une douleur intime. Quelle est-elle ? L'avenir répondra peut-être.

*La Fiancé du marin* vaut beaucoup plus par la forme que par le fond. La légende n'a rien de saisissant ni d'original, mais le mouvement est vif et les vers sont harmonieux. Cette pièce est datée du 29 décembre 1859. Quelques jours après seulement, le 1<sup>er</sup> janvier 1860, le poète publiait la *Guerre d'Italie*. Il y donnait encore carrière à son enthousiasme napoléonien. C'est chez lui un

trait caractéristique. La gloire des armes l'éblouit. Il aime à chanter les exploits des guerriers, et les éclats du clairon sonnante la charge semblent être pour lui une musique divine et inspiratrice. Mais lorsque c'est la France qui descend sur le champ de bataille, lorsque ce sont des aigles qui surmontent les drapeaux des vainqueurs et que c'est un Napoléon qui triomphe, alors son enthousiasme s'exalte, les métaphores éclatantes, les propopées hardies, les strophes sonores se pressent sous sa plume. C'est le génie des batailles qui semble lui dicter ses vers. Dans ce genre, la pièce sur la *Guerre d'Italie* est très belle. Le chant des soldats de Desaix nous paraît être surtout d'une conception et d'une exécution heureuses. Le poète vient de célébrer les glorieuses journées de Magenta, de Marignan, de Solferino. Évoquant le passé, il nous fait prêter l'oreille aux voix qui s'élèvent des plaines de Marengo. Ce sont les héros de 1800, morts pour la France et le premier consul, que le fracas des canons a réveillés dans leur tombe, et qui se demandent si la vieille patrie est encore victorieuse. Oui grâce à Dieu ! cent mille voix proclament le nom du vainqueur, et ce nom, c'est celui de Napoléon !

Il vit toujours celui, qu'au pied des Pyramides,  
La Mameloucks, fuyant sur leurs chevaux numides  
Avaient nommé Sultan de Feu.  
La mort n'a pas osé mettre sa main de glace,  
Sur cet homme géant dont le regard terrasse  
Et que nous pensions être un Dieu.

Seigneur, soyez béni ! Dans nos demeures sombres,  
 La France a fait entendre au milieu de nos ombres,  
 L'écho de ses cris triomphants :  
 Douce mère qui sait, au sein de la victoire,  
 Faire toujours veiller un rayon de sa gloire  
 Sur les tombeaux de ses enfants.

La pièce de *Castelfidardo* est animé du même souffle. Cette fois c'est le poète catholique qui célèbre la valeur de nouveaux croisés, et s'incline sur la tombe des héros tombés au champ d'honneur pour "la vieille et sainte Papauté." Crémazie était un fils dévoué de l'Eglise ; les lâches attentats de la Révolution italienne le pénétraient d'indignation. Il chanta, en vers admirables, la glorieuse défaite des défenseurs du St. Père.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,  
 Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire  
 Comme tombait Roland aux champs de Roncevaux  
*La victoire, en pleurant délaisse leurs bannières,*  
*Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,*  
*Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux.*

C'est dans cette pièce que se trouve l'apostrophe au dix-neuvième siècle, plus d'une fois citée. Crémazie avait en horreur le matérialisme et l'industrialisme contemporains. On rencontre souvent dans ses œuvres des traits véhéments contre les sectateurs du Veau d'Or. Déjà il s'était écrié, à propos de la guerre d'Italie :

Dans ce siècle d'argent, où même le génie  
 Vend aussi pour de l'or sa puissance et sa vie,  
 N'est-ce pas qu'il est bon d'entendre dans les airs  
 Retentir, comme un chant d'une immense épopée,  
 Les accents du clairon et ces grands coups d'épée.  
 Qui brillent à nos yeux ainsi que des éclairs ?

Dans *Castelfidardo*, il accentue sa pensée :

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !  
 Ton génie a créé des forces sans pareilles ;  
 Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;  
 Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée,  
 Emporte dans ses bras une foule pressée,  
 Et détruit pour jamais la longueur du chemin.

La matière, *ton Dieu*, t'a donné sa puissance,  
 Les trésors de son sein et toute sa science ;  
 Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;  
 Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes,  
 Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cîmes,  
 Et, glorieux, tu dis : l'avenir est à moi.

Et bien ! dans l'avenir, ce qui fera ta gloire,  
 Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,  
 Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu ;  
 Ce sera la légende immortelle et bénie,  
 De ces cœurs pleins de foi, qui donnèrent leur vie  
 Pour le droit et pour Dieu.

Voilà de nobles pensées exprimées dans un noble langage. C'est ainsi que nous comprenons le poète. Il ne doit pas être simplement un ciseleur d'hémistiches, ou un aligneur de diphtongues. Il doit être le héraut de toutes les saintes causes ; le chantre inspiré des joies ou des douleurs, des victoires ou des défaites de l'Église et de la Patrie.

Nous avons maintenant étudié presque toute l'œuvre poétique de Crémazie. Nos lecteurs ont pu s'apercevoir que nous nous sommes surtout attaché à faire ressortir les beautés dont elle est parsemée et les qualités qui la distinguent. Nous avons constaté les progrès accomplis, et marqué

les diverses étapes fournies par le poète. Il est temps de faire les réserves, d'indiquer les ombres, de noter les défauts indéniables et les côtés faibles de ce beau talent.

En lisant tout d'une haleine les poésies de Crémazie, on est frappé du retour constant des mêmes formes, des mêmes mouvements, des mêmes expressions. L'auteur du *Drapeau de Carillon*, manque de variété. Sa pensée se coule presque toujours dans les mêmes moules. On lit telle pièce, au milieu du recueil, et il semble que l'on a déjà lu la même chose au commencement. On cherche, on compare, on confronte les passages, et l'on trouve que s'il n'y a pas identité, du moins il y a trop grande ressemblance.

THOMAS CHAPUIS.

(*A continuer.*)

## L'HIVER EN CANADA.

---

LA RUE ST. JACQUES A MONTRÉAL.

### I

UN des phénomènes particuliers de l'Amérique du Nord, phénomène aussi remarquable par l'intensité de ses variations que par l'énergie de ses contrastes, c'est celui des différences climatologiques que présentent, pour un même parallèle, les rivages de ses deux Océans.

Ainsi pendant que les régions nord-est de cet hémisphère septentrional sont soumises à des hivers rigoureux et à des étés torrides, celles des bords du Pacifique, sur le même degré, jouissent, en toute saison, d'une température modérée.

A latitude correspondante, les extrêmes de chaleur et de froid sont pour les bords de l'Atlantique, tandis que les côtes du Pacifique bénéficient des moyennes.

---

Par exemple l'île de Vancouver, une partie de la Colombie Britannique, l'Orégon, sur le Pacifique, par  $58^{\circ}$  L. N., ont le climat des côtes occidentales de la Grande-Bretagne, alors que Terre-neuve, le Labrador, occupant les mêmes parallèles, et le Bas-Canada situé à  $8^{\circ}$  plus au sud, mais dans l'Atlantique, éprouvent des hivers sibériens. Cela dit en manière d'explication, nous commençons sans autre préambule.

Il n'existe dans l'ancien Canada français que deux saisons, l'hiver et l'été ; le printemps et l'automne ne figurent que pour mémoire au calendrier. Les tièdes journées du printemps d'Europe, pendant lesquelles les fleurs en boutons et les pousses gonflées de sève s'entrouvent dans l'air vermeil, sont remplacées ici par le dégel. Et quel dégel ! Nuit et jour, pendant une quinzaine, les toits, la façade des maisons bavent et pleuvent ; la neige, accumulée sur le sol qu'elle détrempe, fond lentement, au milieu de vapeurs pénétrantes, et convertit la terre en une masse boueuse où païaugent bêtes et gens.

Cette épreuve passée, il suffit de quelques soleils à la végétation pour regagner le temps perdu. Du soir à l'aube, dans l'espace de quelques heures, les arbres aux branches nues la veille se couvrent de verdure. Durant la nuit, les bourgeons éclatent, et donnent naissance à des milliers de petites feuilles qui frissonnent de plaisir au souffle du matin.

---

L'automne n'est d'ordinaire que la fin adoucie d'un été torride. On l'a surnommé l'été indien (*Indian summer*) et c'est justice, car bien qu'il offre une sorte de renouveau des belles journées d'août, il serait tout aussi imprudent de compter sur sa durée, que sur la bonne foi de l'Indien. Au moment où l'on s'y attend le moins, à la fin d'une magnifique journée, la température s'abaisse tout-à-coup, la brise souffle, puis, vers le soir, le ciel se couvre, et si le froid diminue, la neige tombe drue et serrée. C'est la rentrée du roi Hiver dans ses états, rentrée que l'on célèbre et que l'on fête, dans les villes, comme celle d'un souverain au retour d'une campagne.

En prévision de cette solennité, les fourrures, tirées quelques jours auparavant des boîtes et des étuis saupoudrés de camphre, garnis de vétiver ou de feuilles de tabac, reprennent, exposées au grand air, leur formes et la vivacité de leurs couleurs. Dans les cours, sous les remises et les hangars, les robes, (1) étendues, les harnais astiqués, sèchent et reluisent au soleil ; les traîneaux réparés, étincellent sous leur fraîche couche de vernis ; les chevaux à l'écurie, hennissent et les sabots noircis, attendent, impatients, l'appel de leurs conducteurs.

Dès que la neige blanchit le sol, de tous côtés,

---

(1) On nomme robes, les fourrures, les peaux et les couvertures qui servent à garnir l'intérieur ou l'extérieur des voitures d'hiver.

les portes cochères ouvertes à deux battants, livrent passage aux voitures et toute la ville se remplit de bruits et de rumeur, du piétinement des attelages, des cris des cochers, du claquement des fouets et du carillon des grelots.

Dix minutes auparavant les rues étaient désertes ; il a suffi d'une couche de neige pour donner aussitôt à la ville l'animation d'une journée de grandes courses.—Aussi l'hiver, au Canada, est-il par excellence la saison des fêtes et des plaisirs.

Dans quelques années on viendra des États-Unis pour les mois d'hiver à Montréal, de la même façon que les Européens se rendent aujourd'hui à Nice ou à Pau. Pour les tempéraments vigoureux et certains organismes débilités, la neige et les morsures de la bise ont des effets analogue à ceux que les brises de la mer de Provence exercent sur les santés délicates.

À ce point de vue Montréal est déjà et deviendra une station hivernale en vogue, le séjour favori des étrangers.

Rome avait son Forum et sa voie Appienne ; Athènes son Prytané et son Portique ; Sparte son Plataniste ; Paris a ses Champs Elysées, Madrid son Prado ; New-York le *Central Park* ; San Francisco le *Clif House* (1).

---

(1) Hotel de Bains, situé sur une éminence au bord du Pacifique, en face de récifs sur lesquels des troupes de lions de mer prennent leurs ébats.

Montréal, lui, a sa rue Saint-Jacques.—Cette voie située au centre de la ville, en représente le cœur au point de vue physiologique. Là vient aboutir le réseau des rues latérales ; à l'une de ses extrémités s'ouvre la rue Notre-Dame, artère parallèle et rivale.

Pendant l'été, la rue Saint-Jacques reste veuve de sa foule élégante, seuls les forçats de l'industrie et du commerce, les collégiens en vacances, s'aventurent sur l'asphalte brûlé par le soleil. Quant aux habitués du lieu, ils respirent alors le frais sous les ombrages de quelque villa, ou recherchent, en quelque séjour d'eau des bords du golfe Saint-Laurent, Tadousac, Cacouna, l'amertume et les caresses de la vague.

Mais vienne l'hiver, tout change et se transforme : c'est le mouvement et l'animation d'une fête.

Le spectacle de gala de la rue Saint-Jacques, chaque samedi d'hiver, commence à deux heures de l'après-midi pour finir à cinq. Ce jour-là les principales maisons de commerce, les banques, la Bourse, les administrations publiques et grand nombre d'autres établissements ferment leurs bureaux et leurs ateliers pendant l'après-dinée. Tout leur personnel, hauts fonctionnaires, employés et commis, ouvriers et patrons, vêtus, peignés, brossés, coiffés, chaussés et gantés pour la circonstance, la plupart accompagnés de leur femme et de leurs enfants, vient figurer au défilé.

---

C'est une sorte de Longchamps hebdomadaire, où les élégantes et les *dandies* donnent le ton et fixent les modes de la saison.

## II

Rien ne peut donner l'idée de l'éclat et de la splendeur d'une belle journée d'hiver au Canada, surtout au lendemain d'une de ces *bordées* (1) de neige qui jettent sur les toits et sèment sur le sol les grains étincelants de leur poussière diamantée : un clair soleil brille dans la limpidité de l'azur ; l'air froid et sec met des roses sur tous les visages ; un double jet de vapeur révèle chez l'homme et les animaux la combustion intime des tissus ; la neige encore vierge grince sous le pied ; la campagne avec ses blancheurs d'opale et ses reflets nacrés éblouit l'œil ; les arbres, comme incrustés de pierreries, sous leur couche de givre, lancent des étincelles et des gerbes de rayons. Dans la ville, stalactites multiformes, les glaçons, suspendus en grappes, en aiguilles, au rebord des toits, courant en festons, s'enroulant en volutes le long des corniches et des entablements de cristal, répercutent mille feux. La rue Saint-Jacques pendant ces heures si courtes a les rayonnements d'un décor de féerie. C'est alors une foule de piétons et de voitures, un va-et-vient, qui excite et enfièvre.

---

(1) Terme usité dans le pays pour désigner une épaisse tombée de neige.

Représentez-vous, s'écoulant de chaque côté de la rue, un double courant de promeneurs, dont les trottoirs contiennent à peine les flots. On marche de front, par groupes de trois ou de quatre, lorsqu'on le peut, habituellement par deux, ainsi que dans les rangs d'une procession ou d'un convoi ; souvent à la queue-leu-leu, comme des canards allant à la rivière. Les doublements, les dédoublements et les demi-tours se font sans chocs ni encombre, tant chacun y met de la courtoisie ; c'est à qui cédera le pas à son voisin : ces mouvements exécutés à l'allure que commande l'ordonnateur de la marche officielle, le thermomètre. Là, bien que toutes les dames sourient, mêlées et confondues, chacun reconnaît les siens, critique les équipages et analyse les toilettes. Là, tout le monde se connaît et se reconnaît. Sans ce concours d'inspection mutuelle, la promenade perdrait son charme le plus vif : dames et messieurs se sourient et se saluent, mais sans se découvrir, à l'orientale. Énoncer vingt-cinq degrés au-dessous de zéro suffit, pensons-nous, à justifier cet usage.

Les saluts s'échangent suivant la mode américaine, (american fashion,) beaucoup plus concise encore que la manière anglaise : c'est un geste, un mouvement du doigt par-ci, un signe de tête, une inclinaison du corps par-là ; un clignement d'œil à droite, un imperceptible battement de paupière à gauche pendant que le "*How are you ?*" d'un

côté les : “ *comment ça va ?* ” de l'autre, se croisent et se répondent.

Pour les habitués et les flâneurs des deux sexes, parcourir vingt fois l'espace compris entre le square Victoria et la place Notre-Dame, c'est-à-dire toute la longueur de la rue Saint-Jacques, n'a rien d'extraordinaire. Les personnes en voiture, elles, poussent jusqu'au Palais de Justice, colonnes d'Hercule du turf élégant : au-delà ce sont les faubourgs, la campagne, et toute personne se piquant de savoir vivre, ne voudrait, pour rien au monde, être aperçue dans ces rue suburbaines.

Les stations à la mode qui, comme sur toutes les voies fashionables des capitales, jalonnent cette promenade du *high-life* montréalais, sont enclavées dans les deux rangées de maisons superbes qui bordent la rue. Ces stations consistent en deux ou trois *bar-rooms* et restaurants en vogue où les estomacs épuisés vont fréquemment, ces jours-là, renouveler leur provision de combustible,—en une librairie dont les vitrines remplies de gravures, les ouvrages nouvellement parus, arrêtent les amateurs ; et en nombre d'autres vitrines, où les objets de fantaisie et de luxe abondent.

Ce qui frappe sur ce Corso canadien, c'est l'affluence des promeneurs ; c'est le perpétuel couloiment de cette marée humaine d'où se dégorge ces effluves électriques dont chacun de ceux

---

qui fréquentent les foules, ont ressenti les secousses.

L'allure des individus, la diversité des physionomies, la bizarrerie des costumes de la saison, [car toutes les fourrures se portent ici le poil en dehors, contrairement aux modes russes et scandinaves] ajoutent à la singularité du tableau. Dans les villes du Nouveau-Monde où les lois, autant que les intérêts, fondent et mêlent les mœurs et les races, l'observateur reconnaît celles-ci, comme un chimiste la nature des divers métaux.

Au Canada, ces différences sont sensibles et pendant la promenade que chaque samedi d'hiver ramène dans la rue Saint-Jacques, sans appartenir à une société d'anthropologistes quelconque, l'on constatera la persistance de quatre ou cinq types parmi ces milliers d'hybrides, outre les contrefaçons.

Bien que la race française forme les quatre-cinquièmes de la population du Bas-Canada, l'élément anglo-saxon domine à Montréal plus qu'en aucun lieu de la Province.

Dans cette métropole commerciale des sept Provinces confédérées de l'Amérique Britannique du Nord,—le siège du gouvernement est à Ottawa,—se retrouvent les indigènes des trois Royaumes : Anglais, Écossais, Irlandais. Au milieu d'eux,

l'américain de la Nouvelle-Angleterre, quelques planteurs du Sud, boudant encore Washington, des européens établis ou de passage, des israélites, allemands pour la plupart, des arabes greffés sur le scythe fournissent eux aussi leur couleurs à cette mosaïque ethnographique.

Quelle que soit la mise ou la condition des individus, certains traits combinés avec la démarche, révèlent leur origine.

Une robusticité épanouie, la coloration du visage, une certaine raideur dans le port, la disposition et l'arrangement des cheveux et de la barbe, signalent l'Anglais. Une forte charpente osseuse, la blancheur du teint, la couleur fauve du tissu capillaire et la régularité des traits, disent le Calédonien, l'Écossais. Apercevez-vous au contraire une face ronde et fleurie, illuminée par deux yeux vifs qui sépare un nez revolté, dont les narines aspirent au ciel, vous avez le Celte insulaire, l'Irlandais. Au pas alerte de cet homme de moyenne taille, de formes bien proportionnées, à ce teint vermeil, et à l'enjouement de la physionomie vous reconnaissez le Canadien-Français. Ce corps de héron, os et nerfs anguleux, à la barbe inculte, ou bizarrement taillée, son allure d'échassier, vous représentent le pur *Yankee*. Quant à ce teint dont la mate blancheur et les yeux brillant d'un éclat métallique, se dissimulent sous

le col d'une ample pelisse, ils vous annoncent le créole ou l'européen, transformé par le climat. (1)

Les femmes, elles, reproduisent en beau les caractères de leur race respective. La transparence rosée de la peau, les cheveux de ce blond qui va du rouge ardent des Vénus du Titien, jusqu'au gris cendré des nymphes de Watteau, en passant par les tons clairs et foncés qui sont au prisme des couleurs ce que les bémols et les dièses sont à la gamme des sons, signale et l'Anglaise et l'Écossaise. Seulement les yeux de celle-ci conservent dans leur limpidité comme un reflet azuré des lacs de leurs montagnes, tandis que l'iris de celle-là, montre parfois à travers la transparence des humeurs, la teinte gris-verdâtre de la vague. Brunnes, ou de ces tons châtain-clair, si riches en nuances, l'Irlandaise et la Canadienne, se reconnaissent à l'expressive mobilité de la physionomie, à l'opulence des formes du corsage, et, pardessus tout, à la grâce et à la légèreté de leur démarche.

Après l'animation de la rue, ce qui surprend c'est l'originalité des formes de la coiffure, et dans l'air ensoleillé, ce chatoiement de toutes ces pelleries qui constituent, en Canada, les différentes pièces de la garde-robe d'hiver.

---

(1) A la suite de la guerre de sécession un grand nombre de Sudistes vinrent au Canada. Jefferson Davis, notamment, le chef des confédérés, résida plusieurs années à Montréal.

Un grand nombre arborant des *casques* de forme cylindrique ou pyramidale, ressemblent à des Persans en voyage ; d'autres, adoptant les lignes rectangulaires du bonnet de police, qu'ils portent incliné sur l'oreille, affectent la crânerie d'officiers de hussards. Tel est coiffé du *chapska* polonais ; celui-ci porte un bonnet carré ; celui-là, la toque d'un juge ; quelques-uns le long bonnet du cosaque, ou la barrette des anciens doges, etc., etc.

Un effet singulier, c'est le contraste que chaque coiffure crée entre la physionomie et la condition sociale de son propriétaire, entre être et paraître. Ainsi ce cavalier, pacifique comptable, aura l'aspect farouche d'un hetman de l'Ukraine, un second, modeste commis, les airs d'un margrave ou d'un boyard ; cet autre, long et maigre marguillier de sa paroisse, ressuscite, avec sa barbe blanche, un alchimiste du moyen-âge ; tel notaire a la mine d'un Bulgare, et ce pharmacien rappelle l'émir de Caboul ou le Kan de Bockara. On jurerait les têtes de ce groupe détachées d'un bas-relief assyrien, ces autres d'un style de Memphis. Certains autres avec les bandes qui cerclent leur calotte comme les tours d'un turban, enveloppés de longs ulsters, vous représentent ces vieillards en houpelande fourrée que les maîtres flamands plaçaient dans leurs tableaux.

Sauf l'espèce ou la qualité de la fourrure, la forme du *casque* des dames varie peu. Représen-

tez-vous, poussée sur le chignon, une casquette à la Buridan, ornée sur l'un des côtés, soit d'une plume d'aigle blanc, soit de celle d'un paon, parfois d'un colibri, le plus souvent d'un museau de martre aux yeux d'émail, et vous aurez le modèle de la coiffure du beau sexe. Si la tête a sa parure, les pieds et les mains ont également la leur. Pour celles-ci, les chevreaux, les daims, le chamois, les chiens ont donné leurs peaux souples, ouatées à l'intérieur comme des nids d'oiseaux. Pour ceux-là, les castors, les phoques, les morses prêtent leur épiderme velouté. Les gants de cette dernière espèce, à l'usage des hommes, sont de véritables brassards ; ils couvrent l'avant-bras et montent jusqu'au dessus du coude.

La variété des chaussures n'est pas moins grande ; veau terrestre, vache marine, caribou, orignal, caïman du Mississipi, crocodiles du Nil, chagrin de Tunis, feutre, peluche et draps de tous pays, travaillés en cent façons, par des ouvriers artistes, ont été convertis en brodequins, en bottines, en souliers et en bottes, avec talons garnis de crochets, de grappins, de crampons, rigides ou mobiles.

### III

Le moment précis et solennel de cette exhibition, où dans l'étrangeté d'un pêle-mêle pittoresque, apparaissent le luxe des équipages et la richesse des pelleteries, l'heure enfin à laquelle

commence la fête des yeux, c'est vers trois heures, lorsqu'entre le bleu du ciel et la blancheur du sol, flamboient, miroitent ces taches de couleurs vives, rehaussées ou affaiblies par ces jeux comiques que le fourmillement de la foule prolonge ou éteint et ravive.

C'est qu'en effet pour les mantes, les pelisses, les palatines, les pardessus, les *capots*, les gants, les manchons, les capelines, les *casques*, tous les animaux des régions polaires ont fourni leurs robes velues.

Depuis le noir brillant et solide de la toison frisottée des moutons d'Astrakan, les fauves de la loutre, l'ébène de la panthère noire, la couleur grise et lustrée du castor *piqué*, les moires chatoyantes des otaries, les longs poils roux du renard, les mouchetures du lynx, les touffes hérissées de la robe du loup ou du chat sauvage, aux teintes marron de la martre, aux filets blancs du renard argenté, au velours noir de la loutre du Pacifique et du Kamtchatka, aux insaisissables reflets du renard bleu, au duvet soyeux de l'eïder, toutes les nuances du spectroscope, brillent éclatent, et vibrent dans la rue Saint-Jacques. Il y a là un million de piastres qui reluisent au soleil, si l'on y comprend les peaux d'ours blancs ou noirs, de lions, de jaguars, de bisons qui garnissent les voitures.

Un fait regrettable à signaler, c'est l'abdication

de l'ancien costume national, devant les caprices de la mode. Rares sont ceux qui portent encore dans son archaïsme, ce vêtement des premiers colons français. En cherchant, nous en découvri- rons quelques-uns émaillant cette bigarrure. Précisément, voici trois jeunes hommes, vêtus de ce costume : tunique courte de droguet marron, bleu foncé ou gris, boutonnant en plastron, avec capuche à l'arrière. Tous trois ont la taille serrée par les triples tours de la ceinture *fléchée* en soie rouge, dont les bouts frangés retombent sur le côté. Les dentelures d'une broderie au collet, des passe-pois sur les coutures et aux poignets relèvent la couleur de l'étoffe. Le mollet fait saillie sur les bas de laine à côtes, retenus au-dessus du genou par les jarrettières : autour de la jambe s'enroulent les lanières des mocassins. Le vêtement est léger, commode et de bon goût, malheureusement accessible à toutes les bourses : d'où son ostracisme. A quelques pas, un groupe d'européens révèlent leur origine par l'instabilité de leur équilibre sur un sol où ils ne s'avancent qu'à pas comptés. Près de nous, quatre ou cinq *habitants* dont deux vieillards coiffés de la *tuque* bariolée, les autres du *casque* en peau de rat musqué. Enveloppés de leurs capots d'étoffe du pays, chaussés de souliers en peau de bœuf, gantés de mitasses, ils se poussent du coude et sourient d'un air narquois en se montrant de l'œil toutes ces élégances frileuses.

Ce passant qui vous heurte et dont la pelisse

ne laisse voir qu'un tour blanc sous le menton et des bas violets émergents de souliers à boucles d'argent, c'est l'Évêque anglican ; son compagnon au carrick noir à quintuple collet, un prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice. Echelonnés de distance en distance, debout au milieu de la rue, dominant la foule, des *folicemen*, dont l'importante stature s'augmente encore de la hauteur de leur bonnet en peau de phoque et de l'épaisseur des talons de leurs bottes d'ordonnance. On les croirait gelés sur place, si par moment ils n'agitaient leur *club*, afin de modérer l'ardeur des attelages, ou n'aidaient les dames à traverser la chaussée. Là, une bande de *sauvagesses*, Huronnes ou Iroquoises, à la jupe courte, soutachée de passementeries multicolores, le buste emprisonné dans les plis d'une couverture,—don de la Souveraine Victoria,—le plus communément vermillon, bleu cobalt ou gomme gutte, couvertes dont elles se drapent comme une Andalouse de sa mantille, marchent de leur pas indolent, ravies de montrer aux blanches qui la jalouse, la fine cambrure de leurs pieds d'enfant. On n'aperçoit de leur visage qu'une étroite bande cuivrée où, semblables à deux diamants noirs enchassés dans une plaque d'or bruni, brillent deux yeux doux et profonds.

Il y a quelques années, lorsque les troupes anglaises tenaient garnison au Canada, cette palette vivante s'enrichissait des teintes des divers uniformes. Ainsi, entre la capote gris ardoise

d'un *Riflesman* et la tunique bleu-foncé d'un dragon, éclatait avec une intensité brutale, telle une tache de sang sur la neige, la veste écarlate du *Régulier* ; au dolman à tresses blanches du hussard, s'opposaient les noirs brandebourgs du spencer de l'artilleur ; la tunique vert-clair et le feutre empanaché des *Prince of Wales* contrastaient avec l'échiquier bariolé du *plaid* et de la jupe du Highlander exposant ses jambes nues à l'air, et portant fièrement son toquet à plume d'aigle. Soudain, des sons stridents éclatent ; les traîneaux se rangent en files sur les côtés de la rue ; une sorte de remou se produit dans le flot de promeneurs. Qu'est-ce donc ? Une compagnie de volontaires qui, fifres en tête, s'en va manœuvrer en raquettes au milieu des champs couverts d'une couche de neige de cinq pieds d'épaisseur.

Un instant interrompue, la promenade reprend ; tout à coup arrive une nouvelle lame. Qu'est-ce encore ? Le défilé des membres de deux clubs de raquettes rivaux, qui courent se disputer aux environs le prix d'une course de six à huit milles. Chaque membre comme un jockey celles de son écurie, porte les couleurs de son chef : culottes courtes, jaquette de flanelle à capuchon, casquette bicolore, et raquettes croisées sur le dos.

Pendant cette promenade et sous une température de 25° à 28° au-dessous de zéro, les nez rougissent, les joues se marbrent, les favoris s'ar-

---

gentent, des cristaux diamantent barbe et moustaches sur lesquelles l'expiration pulmonaire se dépose en menues stalactites. De temps à autre, un fuseau, prisme ou globe de glace, un peu de neige cédant à la chaleur solaire, se détache d'un toit ou de l'encorbellement d'un étage et tombe sur quelque promeneur ; car les indigènes, habitués au grincement prémonitoire de ces avalanches se garent de leur chute en serrant les maisons. Les étrangers s'empressent au contraire de gagner le large,—infaillible moyen de recevoir le météore. On est quitte alors pour faire contre mauvaise fortune contre bon cœur, et se secouer comme un chien mouillé.

Souvent un attelage éclaboussé s'emporte et ajoute une pointe d'émotion aux scènes comiques que provoquent les glissades et les chutes, suite de ces incidents.

#### IV

Si pour les besoins de la description nous assimilons les trottoirs de la rue Saint-Jacques aux gradins d'un amphithéâtre, nous complétons notre comparaison en disant que la chaussée en figure l'arène.—Dans cette enceinte, toutes les formes de véhicules et de voitures imaginables passent et se croisent, tantôt au petit galop d'un attelage savamment dressé, tantôt au trot d'un superbe timonier, où trainés à l'amble par une couple de ponies gros comme des chèvres. De

---

fringants équipages de six ou de quatre chevaux, alternent avec des *trôiki*, des *tandem* soulevant sur leur passage des tourbillons de neige.

Et comme tout spectacle vit de contrastes, parfois un corbillard traîné par deux chevaux caparaçonnés de deuil, apparaît tout-à-coup, emportant lentement à travers les voitures qui se rangent et la foule immobile, le corps de quelque citadin. Les traîneaux, landaus, l'avant et l'arrière train ainsi que l'intérieur garnis de peaux d'ours glissent sévères et silencieux, comme les gondoles à Venise sur le grand canal. Montés sur des patins et obiles, les dog-carts, les cutters, le breaks, les phaétons, jusqu'à la modeste carriole et au populaire *berle*, faisant flotter les uns, des peaux de tigres avec fauves fourrures, les autres, sur des robes moins coûteuses un double rang de queues de renards filent rapides, tournent et se précipitent, dans une sorte de confusion et de désordre. dont un cocher habile profite pour montrer son coup d'œil et son adresse.

Des cavaliers, quelquefois trois ou quatre amazones, font piaffer et se cabrer leur montures, agacées par ce tohu-bohu.

Les chevaux exhibent, eux aussi leur toilette d'hiver. Sous le harnais de cuir fauve, ou sous le glacé du vernis de colliers, de traits, de têtieres étoilés d'or ou semés de clous d'argent, les nobles

---

bêtes, fières de leur ajustement, s'agitent et hennissent pour attirer les regards.

La sellette porte sa housse en fourrure, bordée de dentelures de drap de couleur, de rosettes fixées aux œillères ; des faveurs et souvent des tresses enrubannées partagent la crinière. Les martin-gales, les *doigri* garnis de grelots, les timbres de métal, les clochettes d'argent disposés en lyres ou suspendus à des clochetons d'acier, et assorties de manière à ce que la tonalité de chacune joue sa partie dans une sorte de carillon, jettent leur notes claires dans cette rumeur sourde, sur laquelle leurs *tin-tin* se détachent, comme d'une basse d'accompagnement, les variations d'un air.

Au-dessus des oreilles des chevaux s'élèvent des pompons ou des aigrettes, tandis que sous la ganache se balance un appendice en crin, de couleur pareille à celle des rosettes. Les grooms, les valets de pied, haut perchés sur leurs sièges, et haut assoupis dans leurs pèlerines de lynx, semblent se faire voiturer par leur maître. Les cochers confortablement emmitouflés, conduisent dans une correction d'attitude digne d'un hippodrome, et font honneur à l'équipage.

De deux à cinq heures, tout ce monde, flâneurs et passants, piétons et cavaliers, hommes et femmes, délivrés de tout souci, ne pensent qu'au plaisir de voir, à la joie d'être vus, chacun glanant

---

quelque raconter au passage, car la rue Saint-Jacques devient, le samedi, la foire aux nouvelles et la Bourse des petits scandales.

Peu-à-peu, la foule s'éclaircit, les voitures disparaissent ; et, dès que les rues s'éclairent et que pointent au ciel les premières étoiles, chacun rentre chez soi, la tête libre, l'estomac dispos et le corps trempé par l'air revigorant de cette promenade.

Aussi avec quelles délices, après avoir secoué la neige du dehors et dépouillé ses fourrures, l'on respire la tiède atmosphère de l'appartement au seuil duquel les babies saluent votre retour de cris joyeux.

Quelques instants plus tard, madame et monsieur, en pantouffes, dans l'intimité du tête-à-tête, savourent à petites gorgées la tasse de thé chaud et dévorent des pyramides de *toasts*.

La table desservie, on cause à mi-voix, l'on échange quelques confidences ; puis, tandis que monsieur lit les dernières dépêches dans le journal du soir, madame va se mettre au lit, où elle combine, avant de s'endormir, les détails de la toilette qui devra faire sensation au prochain samedi de la rue Saint-Jacques.

A. ACHINTRE.

## LA MARINGOUINE (\*).

-- --

A jamais réputé le plus grand des guerriers,  
Ma tête se courbant sous le faix des lauriers,  
Et dans l'enivrement même de la victoire,  
Je viens ici chanter mes exploits et ma gloire ;  
Je viens avec transport redire ces combats.  
Où réduit à moi seul, sans armes, sans soldats,  
Je vainquis, j'écrasai, ces ennemis terribles  
Que leur nombre infini semblait rendre invincibles.  
Combien de combattants, en ces jours, sous mes coups,  
Ressentirent le poids de mon juste courroux !  
A combien de guerriers à la démarche altière,  
Je fis courber le front et mordre la poussière !  
Ceux-là seuls furent saufs, qui, de peur affolés.  
S'étaient loin du combat au plus vite envolés.

Tel l'on voit, étonné, dans un désert sauvage,  
Un lion orgueilleux qu'excite son courage,  
Choisir les animaux, les plus grands, les plus forts,  
Attaquer sans détours et vaincre sans efforts ;  
Immoler par milliers, sous sa griffe puissante,  
Pour apaiser sa faim sans cesse renaissante  
Tigres, orangs-outangs, léopards et babouins ;  
Tel, j'extermine ici les nombreux maringouins.  
Mon indomptable ardeur n'admet pas de limite :  
En tout temps, en tout lieu, je suis à leur poursuite.

---

(\*) Trouvé parmi divers manuscrits d'un homme éminent dans notre monde des Lettres. Ecrit il y a près de vingt ans au Séminaire de Ste. Anne et publié aujourd'hui comme curiosité littéraire.

Toujours, je suis vaillant, toujours je suis héros.  
Je combats même encor dans les bras du repos.  
Et plus d'un maringouin, avec trop d'impudence.  
Par son bourdonnement, m'annonçant sa présence,  
Fut la nuit sans pitié, mis au nombre des morts  
Et porta chez Pluton la peine de ses torts—  
En classe, au réfectoire, à la butte, à l'étude,  
Constamment, j'amoindris leur grande multitude.  
Tout récemment encore, c'était avant-hier,  
(De ce trait de valeur, je me sens encore fier,)  
Ces infâmes voulaient de mon sang se repaître,  
Les voir, les attaquer, les faire disparaître,  
Pour ma prouesse, fut l'affaire d'un instant,  
J'en vis se montrer mille et j'en vainquis autant.

Mais viendrai-je de plus rappeler la mémoire  
De ces combats fameux où j'acquis tant de gloire ?  
L'on m'égale à César, au grand Napoléon,  
Dont jamais conquérant n'atteignit le renom !  
Jeudi, jour de congé, que, suivant l'habitude,  
Nous nous dédommions par le jeu de l'étude;  
Après quelques instants, m'étant bien amusé,  
Je reposai mon corps de fatigue épuisé,  
Et m'en allai goûter sous un arbre l'ombrage  
Que répandait alors son verdoyant feuillage.  
Mais mille maringouins, aussitôt m'obsédant,  
Ne voulurent de paix me laisser uu instant,  
Et du dard aigu dont les arma la nature,  
Me firent éprouver la cruelle morsure.  
Mais bientôt par mon bras ils furent terrassés,  
Et, baignés de leur sang, sur le sol, renversés,  
Je voulais à jamais anéantir la race,  
Afin que l'avenir n'en connût point la trace.  
Tel tombe en quantité le poil sous mon rasoir,  
Lorsque le samedi, je me rase au dortoir,  
Et sur eux j'assouvis ma colère, ma rage,  
Jusqu'à ce qu'enfin, las, je cessai le carnage.

Soudain ! ne suis-je point abusé par mes yeux ?  
Je vois un maringouin, au front audacieux  
Et le vol assuré, qui contre moi s'avance  
Et veut avec la mienne essayer sa vaillance.  
Je méprise un rival d'une telle grandeur  
Et qui n'a pas vraiment un gramme en pesanteur.  
J'allais avec dédain l'appeler téméraire ;  
Lorsqu'en lui je sentis bientôt un adversaire  
Digne de mes hauts faits, digne de ma valeur !  
La lutte a commencé. Chacun avec ardeur  
Tâche de triompher de son antagoniste.  
Chacun et pare et frappe, et recule et résiste.  
Sous nos pas, la poussière, en épais tourbillons,  
S'élève, comme sous les pas des bataillons !  
Et les cailloux heurtés font jaillir l'étincelle.  
Aucun des deux encor ne plie ou ne chancelle.  
Je suis moins fort que lui, mais je suis plus adroit,  
Je réprime ma fougue et garde mon sang-froid.  
Au contraire, il se laisse emporter par sa rage  
Et ne peut résister à son fatal courage,  
Et, pour percer mon sein, ses coups mal dirigés,  
Avec beaucoup de force en vain sont déchargés !  
Calme, muet, j'attends le moment favorable  
Qu'il ralentisse enfin sa vigueur redoutable,  
Les éclairs sont moins prompts, il présente son flanc,  
Je lui porte un fort coup et fais jaillir son sang !  
C'en est fait, il chancelle ; il palpite, et soupire,  
Il tombe enfin aux pieds du vainqueur. Il expire.

## LA TOUR MYSTERIEUSE. \*

---

NOUVELLE CANADIENNE.

---

**L**’ÊTES-vous jamais allé jusqu’au Fort des prêtres, à la Montagne ? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges ? Et si vous avez été tant soit peu curieux d’examiner les sites pittoresques, les vallées qui s’étendent dorées et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s’élèvent menaçants au-dessus de vos têtes, vous n’êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d’un des flancs de la Montagne. Eh bien cette tache qui de loin vous semble si petite, c’est une

---

\* Nous publions cette nouvelle écrite en 1842. Bien qu’elle porte le cachet de la jeunesse de l’auteur, à l’époque où elle fut écrite, elle n’est pas sans intérêt.

LA DIRECTION.

tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

## I

## L'ORAGE.

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin. Le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécrable Bélisle. (†) La terre était couverte de mille

---

† *Extrait du réquisitoire du procureur du roi.*

Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré duement atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteaux, et d'avoir pareillement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison ; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vif sur un échafaud qui, pour cet effet sera dressé, en la place du marché de cette ville, à midi ; ensuite sur une roue la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours, le dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire ; ce fait, son corps mort, porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demeurait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme, les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra sur iceux, ou à ceux non sujets à confiscation préalablement pris la somme de trois cent livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin, 1752.

(Signé,)

FOUCHER.

fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphir doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la Montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà rasait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abimer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui ronflait dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient sur les feuilles des arbres ; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la Montagne, sans guide ni

sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisisais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais anxieusement le moindre bruit, mais je n'entendais que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra, en ce moment, à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement les pas d'un homme ; j'allais être sauvé, mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion : et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air, qui s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

## II

### LA TOUR.

J'étais ainsi ça et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque rafale de vent, je croyais le voir s'écraser sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle

position, qu'un éclair prolongé me montra à découvert une espèce de petite tour, à quelques dizaines de pas et que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là, si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les chassés brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi pourris formaient le plancher. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture, avec furie ; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait dans la tour. Épuisé de fatigue et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'emparait de mes sens, malgré moi ; et je succombai plutôt à l'excès de mon abâttement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapis le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis quelque chose de froid me passer sur le visage et une main me glisser sur le corps : . . . je frémis, un frisson mortel me

circula par tous les membres, mes cheveux se dressèrent sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil. . . . Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire. . . . Était-ce quelque esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer ? Était-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché ? Était-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps ? Toutes ces suppositions étaient possibles. Était-ce un effet de mon imagination troublée et affaiblie. Toujours est-il, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie ! Si vous avez jamais senti les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable ; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embrâser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue de sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment ? Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit où je me trouvais, moi, seul, au milieu de la nuit ! . . . Peut-être était-ce quelqu'assassin qui tantôt avait passé la main sur moi ; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense ! . . . mais mon chien était là, à

mes côtés, reposant tranquille ; et si c'eût été quelqu'être malfaisant, l'eut-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence ? . . Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je m'aperçus que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais rares. Le tonnerre s'éloignait toujours rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur.

### III

#### LA RENCONTRE.

Quand la pluie eut entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant avec horreur. J'y avais vu du sang . . une main ! . . Je marchais d'un pas rapide sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre qui se détachait sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sus les rochers au dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. A chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir . . Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit : elle me poursuivait partout, et me pressait comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois ; tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la Montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane, où j'eus pu trouver l'hospitalité, un lit pour me reposer ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes aigues. Mes regards se plongeaient inquiets dans de longues avenues obscures, et rien ne frappait ma vue, et je mourrais de faim, et cette main . . et ce sang.

Il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir causé sensation dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc aride. Je me hâte, j'arrive. Imaginez ma joie, c'est une cabane ! . . . Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fut. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre, et essuyait une hache qui paraissait avoir été rougie par du sang et qu'il cacha, avec un singulier geste de mécontentement, sous des branches qui étaient à ses pieds.

---

—Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation ; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la montagne.

—Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois, fit-il avec un sourire forcé.

—Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer, l'orage et puis. . . .

—Où avez-vous couché par un temps pareil ?

—Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour ; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit ; du sang. . . . une main. .

—Comment, dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main ? Et était-ce une main d'homme ?

Avez-vous vu quelqu'un ? avez-vous entendu marcher hors de la tour ?

—Non, je n'ai rien vu, rien entendu ; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral, dans une si étrange position.

Ma réponse parut lui faire plaisir.

—Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination, les revenants. . . .

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

—N'avez-vous pas entendu, continua-t-il, un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement ? Du sang était-il encore là ? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu ? —Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

—Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps. .

—Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu ? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour ? Qu'en dit-on à la ville ? Qui soupçonne-t-on de ce forfait ?

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien.

—Je vous crois gentilhomme, dit-il, puis-je compter sur votre parole ?

Je lui jurai de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

—Puisque vous me promettez de tenir le secret,

---

je vais vous dévoiler un crime horrible, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout, encore une fois, jurez de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane et en rapporta un petit objet qu'il garda dans sa main. Puis il fit le récit suivant :

#### IV

#### JALOUSIE.

“ C'était le quatre de mars, juste dix-neuf mois après la mort de son père et de sa mère.

“ Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis longtemps ; les longues files de fidèles s'étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie, seule, était restée dans le temple du seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu, que pour jouir du spectacle, vraiment grand, que présente un temple à la tombée de la nuit. Une lampe brûlait immobile devant le sanctuaire, et sa lumière vacillante se reflétait, pâle, sur l'autel. Le silence de mort, religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des pil-

liers qui se dessinait sur le fond grisâtre des murs, et qui se perdait dans les voûtes, tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présentent l'image d'un Dieu, où votre âme enveloppée d'une essence divine s'élève à la hauteur de son être, et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur ; c'est là que lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde, quand il en fut tiré par une apparition, dans le haut de l'église : et un instant après, il aperçut une blanche forme qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avance doucement et distingue une jeune fille à genoux sur le marche-pied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin, un ruban rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh ! qu'elle était belle en ce moment ! On l'eut prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles, chantées par les poètes. Sa tête, aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle annonçait que sa prière était finie. Elle se leva gracieusement, d'un pas léger traversa la nef et sortit. Le lendemain, le jeune homme la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes ; et il conçut pour elle un amour pur et grand.

“ Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune,

avaient fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges où elle demeurait avec une vieille tante.

“ Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait la jeune fille, il lui avait fait aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était si bonne et si sensible ; elle savait qu'elle le ferait souffrir en lui disant de ne plus revenir ; et elle n'osait lui dire “ qu'elle ne “ pourrait jamais l'aimer ; que son cœur ne lui “ appartenait pas, qu'il était donné à un autre. . ” Avec son amour, la jalousie avait germé dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait voir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédé de ses importunités, elle lui déclara un soir qu'elle ne voulait plus le voir. Oh ! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger. Si elle n'eut consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eut-elle pas fait. Mais le devoir l'y obligeait ; c'est au devoir qu'elle obéit.

“ Dès que l'étranger eut appris de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais ; dès ce moment il jura de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il voulait sacrifier à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne songea plus qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours

calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne s'imaginait même pas qu'on put lui vouloir du mal ; tant la haine et la vengeance étaient choses étrangères à son âme.

“ En partant l'étranger avait revu Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie “ regarde  
“ le soleil, comme il est rouge ; il est rouge  
“ comme du feu, comme du sang, oui, comme du  
“ *sang qui doit couler,*” et il l'avait quittée brusquement.

## V

### VENGEANCE.

“ Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, s'était approché de Léocadie. Et lui aussi il lui avait déclaré son amour ; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes, ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et les nœuds sacrés de l'hymen devait bientôt les unir indissolublement. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui attendait en secret le moment de saisir sa vengeance.

“ Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant, partirent ensemble pour aller se promener à la Montagne, et jouir du frais, sous les arbres au feuillage touffu. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le

---

bras de Joseph (c'était le nom de celui qu'elle aimait) ; et tous les deux, les yeux perdus devant eux, gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés ; tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh ! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph qui la soutenait. Et lui comme il était heureux quand la jeune fille lui disait avec naïveté, " ah ! si tu savais comme je t'aime. " Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la Montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour ; et quand ils y arrivèrent, Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelouse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux étendus formaient comme un réseau qui arrêtait les rayons du soleil. La tièdure de l'atmosphère tout en énervant les membres, répandait dans les sens, cette molle langueur, ce je ne sais quoi, qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette faiblesse délicieuse, qui enchaîne le corps et dilate l'âme. Joseph, penché près de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie, elle, était préoccupée. Ses deux grands yeux erraient, distraits, dans l'espace. Au moindre bruit elle tressaillait. La chute d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pou-

vait s'expliquer la cause. Evidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait, et Joseph ne savait qu'en penser ; il souffrait de la voir en cette état.

— Oh ! mon amie, lui disait-il, qu'as-tu ? Dis moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose quand je suis à tes côtés et que je veille sur ma bien aimée ?

— Mais je n'ai rien ; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.

“ Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait, tremblante, la vue de tous côtés.

— Ah ! je vois bien que quelque chose t'occupe, mais tu veux me le cacher ; tu crains de me le dire, je croyais que tu m'aimais plus que cela.

— Eh bien regarde, dit-elle, regarde le soleil ; vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre ; c'est cela qui m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

— Ah ! folle, laisse cette idée ; c'est un enfantillage ; voyons ne t'en occupe plus.

“ Et Léocadie, comme si elle eut eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment elle entendit derrière la tour des pas d'hommes, dont le son vibra sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention ; et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne

lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eut eu quelque chose qui s'agitait là, dans son âme, dans son âme agitée d'un pressentiment, elle se retourna vers Joseph.

—Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici. Viens-t-en.—Et elle voulait l'entraîner avec elle.

—Avant de partir entrons du moins un instant dans la tour, avait répondu Joseph.

“ Comme il mettait le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa sur le disque du solcil ; et une ombre, une ombre de mort se répandit sur le visage de Joseph. A cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme coula brillante sur sa joue. Joseph sourit et se penchant vers la jeune fille, il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eut été le signal d'un crime, un homme se précipite sur les deux amants. Léocadie a reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans vie, aux pieds de l'assassin qui l'a frappée au cœur. Joseph s'est élancé sur lui. Il était sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aime plus que la vie. Une lutte s'engage, l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui. Un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fait de vains efforts pour se dégager des serres de fer qui l'étranglent. Ses yeux roulent

convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se raidissent, tous ses membres se tordent affreusement. L'assassin ne lâche prise, qu'après que le râle creux de la mort l'eut assuré que sa vengeance était accomplie." .....

## VI

## DERNIÈRES RELIQUES.

—Approchez, ajouta l'homme en ouvrant un loquet qu'il tenait à la main : voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou, et ce que vous voyez au revers est de la main de Joseph.

On lisait une acrostiche au bas d'une miniature de Léocadie—Eh ! bien, ajouta l'homme avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu : Rappelez-vous votre promesse !

.....

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

\*

G. DE B.

# TABLE DES MATIÈRES

- 1883 -

## DEUXIÈME VOLUME

	PAGES.
CANADA,	
poésie par J. Donnelly.....	5
POUR LES N. SOIRÉES CANADIENNES, 1883,	
par Arthur Buies.....	11
CHRONIQUE, (janvier),	
par Ernest Gagnon.....	23
UNE AUDIENCE CHEZ M. Ls. VEUILLOT,	
par J. C. Taché.....	31
PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE,	
par A. Michel.....	39, 75, 125
LE CANON DE LA CITADELLE,	
poésie par M. J. A. Poisson.....	49
PLEUREZ LES MORTS,	
poésie par Nap. Legendre.....	53
CHRONIQUE DE QUEBEC,	
par Thos. Chapais.....	58
AU PAYS DU SOLEIL,	
I.—EN CHEMIN DE FER.	
II.—NICE.	
III.—MONACO.	
IV.—UN RÊVE.	
par A. B. Routhier.....	63, 106
POÈTES ILLETTRÉS DE LOTBINIÈRE,	
par L. P. Lemay.....	87, 139, 168, 235

	Pages.
LA JOURNÉE DE L'ENFANT,	
I.—CHANTE.	
II.—COURS.	
III.—RIS.	
IV.—PRIÈ.	
V.—DORS.	
poésie par M. J. A. Poisson.....	95
ESPÈRE ENCORE,	
poésie par Chs A. Gauvreau.....	102
LA SALUTATION DES MORTS,	
nouvelle par A. Achintre.....	117, 157
LA FÊTE DE LA GRAND'MÈRE,	
poésie par A. B. Routhier.....	145
CHEZ LES POÈTES,	
par Hector Fabre.....	147
RÊVE ET BONHEUR,	
par Louis Lussier.....	153
L'INSPIRATION DES SAINTES ÉCRITURES,	
par le Révd. M. E. Méthot.....	176, 209
LOUIS VEUILLOT,	
par l'abbé Bruchési.....	193
LE BOUQUET DE L'ANGE,	
poésie.....	207
CHRONIQUE, (mai),	
par Thomas Chapais.....	221
L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE,	
par J. C. Lallamme.....	229
1870,	
poésie par Louis Fréchette.....	241
CHRONIQUE, (juin),	
par Thomas Chapais.....	245
SOUVENIRS DE ROME,	
I.—LE COLISÉE.	
II.—SUR LA ROUTE D'OSTIE.	
III.—L'APOÏRE DES NATIONS.	
par A. B. Routhier .....	256, 257
LA PRESSE,	
par N. E. Dionne .....	267

	Pages.
PETER McLEOD, par Arthur Buies.....	283
EXIL, poésie par Armand Sylvestre.....	289
IMPRESSIONS, par Georges Lemay.....	290
LES AQUEDUCS DE ROME ANCIENNE, par Ernest Marceau .....	315
LES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES ET LES GRÈVES, par Napoléon Legendre.....	330
A TRAVERS LES RONCES, fragments d'un journal intime, par Laure Conan..	403
LE COMTE DE CHAMBORD, par Louis des Lys.....	362
CHRONIQUE, (Août), par Thomas Chapais.....	375
NOTRE HISTOIRE, poésie par Louis Fréchette.....	385
L'ÉLECTRICITÉ SUR NOS TÊTES, par J. C. Laflamme.....	392
L'HOTEL DE RAMBOUILLET, par l'abbé Victor Charland.....	400
OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos. Chapais.....	410-450-521
CHRONIQUE, (Septembre), par Ernest Gagnon.....	240
L'AUTOMNE, poésie par Sully-Prudhomme.....	433
UNE VILLE FRANÇAISE EN CANADA, par G. Lamothe.....	434
L'INTELLIGENCE DANS LA SOCIÉTÉ, par Altair .....	440
CHRONIQUE, (octobre), par J. E. Prince.....	464
DIES IRAE, par P. P. Denis, l' S. S.....	481
HISTOIRE DE Mlle. LEGRAS, (Bibliographie), par Laure Conan.....	485

	Pages.
LE CIMETIÈRE, par l'abbé Gingras.....	493
TROIS MALHEURS DU COUP, par A. Lusignan.....	504
LES TEMPS HEROIQUES DU CANADA, par J. C. Taché.....	513
L'HIVER EN CANADA, par A. Achintre.....	531
LA MARINGOUINE, par A. R.....	552
LA TOUR MYSTÉRIEUSE, I.—L'ORAGE. II.—LA TOUR. III.—LA RENCONTRE. IV.—JALOUSIE. V.—VENGEANCE. VI.—DERNIÈRES RELIQUES, par G. de B.....	555
TABLE DES MATIÈRES (1883).....	573

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

---

## COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROUTHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ BRUCHÉSI,	M. THOMAS CHAPAIS.

---

## COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVÉAU,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. ARTHUR BUIES,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. OSCAR DUNN,	M. FAUCHER DE ST-MAURICE,
M. JOS. MARMETTE,	M. BENJ. SULTE,
M. J. A. N. PROVENCER,	M. L. P. LEMAY,
M. J. A. POISSON,	L'HON. E. GERIN,
M. J. TASSÉ,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. ACHINTRE,	DR DIONNE,
M. A. N. MONTPETIT,	M. A. GELINAS,
M. ALPH. LUSIGNAN,	M. T. F. BEDARD,
M. J. E. PRINCE,	M. A. MICHEL,
M. ERNEST MARCEAU,	M. JAS. PRENDERGAST,
M. GEO. LEMAY.	L'ABBÉ J. C. LAFLAMME,
L'HON. HECTOR FABRE,	L'ABBÉ VICTOR CHARLAND.

---

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

*P. O. Boîte 945, Québec.*

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.

